N-QuEx

Livre 1 : souvenirs alternatifs

Aurélien STRIDE

« Voyez cela comme un rêve […] axé sur vos souvenirs, et pour l'un d'eux vous choisirez une issue différente. »

— Dr. Flügelhorn

Avant-propos....5
I – Un mauvais choix ?....9
II – Un rêve, vraiment ?....20
III – C'est sans risque ?....29
IV – Je peux rentrer chez moi ?....48
V – Cette théorie tient-elle debout ?....59
VI – Qui se serait attendu à cela ?....67
VII – Comment ne pas avoir peur ?....78
VIII – Tout ça, pour ça ?....84
IX – Qu'ai-je à perdre ?....90
X – Ma porte de sortie ?....97
XI – Bis repetita ?....106
XII – Prêt pour un nouveau départ ?....115
XIII – Que m'as-tu fait ?....123
XIV – Où partir ?....129
XV – Comment vivre ainsi ?....139
XVI – Va-t-on se revoir ?....149
XVII – Suis-je au bon endroit ?....159
XVIII – Et maintenant ?....167

Avant-propos

Ecrire une œuvre de fiction, quelle qu'elle soit, pose de nombreuses difficultés lorsqu'elle s'appuie sur des réalités existantes, et donc des relations construites avec ces réalités. Si le livre parlait de trolls dans un monde totalement imaginaire, je ne heurterais la sensibilité de personne, sauf des fans de trolls. Ici, je parle d'un possible futur sur notre planète Terre, avec des pays existants et des humains nous ressemblant. Dire que cela se passe dans tel pays n'est pas à appliquer à la légère, chaque territoire amenant son lot de clichés et de passif historique. De la même manière, le genre, l'orientation sexuelle, l'ethnie, la physiologie, la nationalité, la croyance ou le niveau social de chaque protagoniste peut entraîner des répercussions sur la manière d'apprécier l'histoire, se sentir représenté dans une œuvre ou s'identifier à l'un d'eux.

Cet avant-propos est révélateur de l'époque à laquelle ce livre est écrit, à savoir en 2024. L'auteur est de nationalité française, mais l'état d'esprit en lien avec la représentativité est devenu un fléau universel, au point de créer des courants d'oubli de l'histoire (*cancel culture*) ou de réécriture

des œuvres pour les sortir de leur contexte historique et géographique, et les adapter au nouveau mode de pensée « inclusive » du XXI° siècle.

L'histoire qui va suivre se passe en Allemagne à la fin du XXI° siècle, avec des hommes, des femmes, des blancs, des noirs, des locaux et des étrangers, des victimes et des bourreaux, et de temps en temps des gens sympas. Elle comportera des clichés et des allusions historiques, un humour parfois douteux, des mots grossiers en différents langues, un vocabulaire technique assez pointu et d'autres points qui déplairont inéluctablement à certains. A vous tous, je vous fais ce rappel :

Le but d'une œuvre n'est pas de plaire,
mais de ne pas laisser indifférent.

Si vous souhaitez retrouver la culture du Beau universel, fabriquez une machine à remonter le temps et retournez dans la Grèce Antique.

L'auteur assume son acte et rappelle qu'il s'agit de sa propre vision d'un futur possible, sans jugement ni stigmatisation.

A vous tous : excellente lecture.

L'auteur

I – Un mauvais choix ?

« Bonjour, j'ai rendez-vous à 9 heures avec le professeur Flügelhorn…

- Bonjour, votre nom ?
- Schritt. Daniel Schritt.
- Je confirme. Asseyez-vous en attendant que le professeur vienne vous chercher. »

Je m'exécute, d'un pas lent et minutieux, et me pose près de la fenêtre, à travers laquelle je regarde longuement pour ne pas sentir le vide oppressant de la salle d'attente, dont le manque flagrant de personnalité et le blanc immaculé de ses murs, et bien que je comprenne les intentions des décorateurs d'intérieur, donnent un sentiment d'infini, comme une pièce anéchoïque où l'on ne s'entend pas parler. D'un autre point de vue, ce vide est plus facilement gérable pour ma petite personne qu'une salle bondée, bruyante. De deux maux, je choisis donc le moindre en venant à l'ouverture du cabinet. Je tiens néanmoins fortement le prospectus du cabinet où je me trouve dans mes mains, afin de m'accrocher à quelque chose de tangible.

Que voit-on du dix-septième étage d'un immeuble d'une grande métropole allemande de la fin du XXIème siècle ? Mes grands-parents me racontaient les combats à leur époque en lien avec le réchauffement climatique, le manque de végétation et d'espaces ombragés, les animaux décimés par millions pour le profit ou comme dommage collatéral, les inégalités se creusant entre les individus, et une mondialisation censée équilibrer cet amas difforme mais qui a favorisé le lissage vers le bas…Aujourd'hui, je repense à tout cela en constatant que la verdure n'a pas tant que cela retrouvé ses lettres de noblesse dans nos quotidiens, que le pic de surpopulation atteint il y a quelques décennies a finalement plongé le monde entier dans le chaos économique, sanitaire et écologique, et bien que l'on se soit stabilisé autour des neuf milliards et demi d'humains, les épidémies affluent à raison de plusieurs vagues annuelles, entre décomposition cadavérique et fonte des glaciers qui libèrent des germes auxquels nous n'avons jamais été préparés. Et moi et quelques milliards d'autres parcourons notre petit chemin de vie au milieu de ces amoncellements de problèmes qui affectent notre sérénité et favorise les troubles physiologiques. Et comme les plus hautes autorités de notre monde ne souhaitent aucunement remettre en question leur modèle

d'enrichissement, toujours persuadés que la technologie trouvera à chaque fois une réponse à l'éventualité qu'une ressource ne soit pas infinie, je suis ce matin présent dans un cabinet de chrono-relativisation, dans l'optique d'un éventuel mieux-être.

« M. Schritt ? » entends-je par le canal de mon subconscient tant ma conscience est absorbée par la tristesse d'un paysage dont je me passerais volontiers. Je me lève mécaniquement, nostalgique d'une époque dont je n'ai que des bribes racontées par des personnes qui ne sont plus là pour en témoigner, et dont il semblait peu probable que l'on ne tombât encore plus bas.

Je rejoins le Pr. Flügelhorn à l'entrée de son cabinet, il me tend la main en vue de me saluer. Je lui réponds machinalement. Heureusement qu'il ne le prend pas personnellement, vu la quantité de patients dans le même état, voire pire, que moi qu'il reçoit quotidiennement. Il me fait penser au professeur d'un film du siècle dernier, qui avait créé une voiture capable de voyager dans le temps. C'est assez cocasse, vu que je vais vivre quelque chose de similaire à ses côtés.

Je m'assieds à son bureau, tout recroquevillé, usé par l'anxiété que me génère ce bas-monde. Je

regarde autour de moi, cette pièce quasiment aussi grande que mon studio meublé, tout aussi blanc et impersonnel, au milieu de laquelle trône une cabine allongée reliée à une machinerie complexe par des tuyaux et autres câbles électriques, dont le bruit de fonctionnement n'aide en rien à l'amélioration de mes inquiétudes. Cela doit bien consommer dans les 2.21 gigowatts !

« Ravi de faire votre connaissance, M. Schritt. Ou si vous préférez que je vous appelle Daniel, à votre convenance. Je vais vous expliquer ce que je peux vous apporter ici, et à quoi sert tout le bazar bruyant et lumineux qui se trouve de l'autre côté de la pièce. »

Un écran holographique apparait sur son bureau. Rien de bien surprenant, ils ont supplanté les écrans à cristaux liquide il y a près d'un demi-siècle. On y voit la cabine et ses câbles, ainsi qu'une frise chronologique avec des événements marqués dessus.

« Nous nous sommes tous posé au moins une fois la question de savoir ce qu'il se serait passé si nos choix avaient été différents. C'est précisément ce que permet la chrono-relativité : à partir d'un événement et d'une orientation différente, nous vous faisons vivre les conséquences de ce choix

comme si vous y étiez, afin de vous permettre de prendre conscience que votre situation actuelle n'est pas la plus mauvaise que vous auriez pu avoir à vivre… »

Je me dis, en mon for intérieur, que venant de la part d'une personne dont le niveau de vie est supérieur à plus de 90% de la population mondiale dont près des deux-tiers vit sous le seuil de pauvreté, cela ne doit pas être compliqué à relativiser…

« Je me doute bien que c'est facile pour moi de vous dire tout cela au vu de ma situation, et je vous avoue que, s'il m'était donné le pouvoir de concrètement changer le monde avec cette machine, je l'aurais probablement fait depuis longtemps ! Malheureusement, il ne s'agit que d'un simulateur perfectionné dont la durée d'action n'est que de quelques jours, que vous vivrez en une heure. »

Si je comprends ce qu'il me raconte, durant une heure une machine me fera vivre les conséquences d'un choix modifié ? Comment peut-elle tenir compte de tous les paramètres ? Est-ce que l'expérience se limite à un environnement personnel et immédiat ? Un nombre incalculable de questions m'assaillent, et

le mieux-être potentiel devient finalement davantage anxiogène !

« J'imagine les questions que vous vous posez, et c'est naturel la première fois. Voyez cela comme un rêve, dans lequel vous serez conscient de tout ce qu'il se passe, axé sur vos souvenirs, et pour l'un d'eux vous choisirez une issue différente. Selon le caractère des individus concernés, la machine établira statistiquement leur réaction et les conséquences de votre choix. Très souvent, les conséquences sont pires que celles espérées, ce qui vous fait prendre conscience que votre choix de l'époque était le meilleur. En cela, l'appareil vous soulage de plusieurs fardeaux, comme la culpabilité. Selon les situations, il est même possible de tester plusieurs choix lors d'une unique séance ! »

Je ne lui décoche toujours aucun mot, mais je réfléchis beaucoup intérieurement. Cela me rappelle un article sur les rêves éveillés ou lucides que j'avais lu dans ma prime jeunesse, où des personnes avaient la faculté d'intervenir dans le déroulement de leurs vies oniriques. J'ai probablement manqué la moitié de son discours et les trois-quarts du diaporama holographique, mais ce n'est pas grave. Je me lève doucement,

toujours le regard vague, et lui dit : « OK, je tente l'expérience ».

Et me voici allongé dans le caisson, dans le plus simple appareil, branché à une dizaine d'électrodes et un respirateur pour suivre mes constantes vitales durant le processus, et un immense casque générant des interférences par résonnance magnétique relié à un analyseur d'images, une intelligence artificielle et un algorithme de stimulation neuronale en vue d'agir sur les souvenirs au fur et à mesure des conséquences de mes choix. C'est tout du moins ce qu'il m'explique pendant qu'il me relie avec et sans fil à l'appareil.

« Une fois le caisson refermé, la température va baisser pour favoriser l'endormissement. » Et c'est ce qui arrive. Alors que mes paupières se ferment, d'étranges lueurs m'apparaissent, aux formes et couleurs psychédéliques, et un bruit digne des musiques électroniques des années 1980 retentit de manière accélérée. Et soudain, le noir total. J'ouvre péniblement les yeux, et me retrouve le jour de mon mariage, ma future ex-épouse à ma droite et M. le maire en face. L'atmosphère est pesante, les regardes sont insistants autour de moi, le visage de celle qui partagera quelques années de ma vie est rouge de colère. Malgré la

tête qui tourne et une sensation nauséeuse, et la vérification que je ne suis plus vêtu comme Adam, je commence à comprendre la situation : je suis en train de vivre la simulation de mon refus de me marier ! Il est vrai que je me suis énormément posé la question, mais le simulateur aurait pu être un tantinet plus intelligent et me remonter quelques mois auparavant, au moment où elle me fit sa demande… Là je suis devant un fait accompli pour lesquelles, indéniablement, les conséquences seront fâcheuses ! Cela fait-il partie du processus de sélection de la mise en situation à expérimenter ?

La panique m'envahit, ma respiration devient difficile, je me sans transpirer comme si j'avais un robinet au-dessus de la tête, je cherche à me frayer un chemin pour sortir de la salle de la mairie, j'appelle à l'aide pour interrompre le processus. Je titube, m'écroule, commence à ramper, les couleurs psychédéliques réapparaissent, avec l'espoir que cela soit le signe du réveil. Puis le noir, le froid, des douleurs dans tous les membres et un réveil des plus chaotiques. Je suis couvert d'ecchymoses tellement je me suis débattu dans le caisson. Selon le professeur, à moitié surpris de la véhémence de ma réaction, je ne me serais endormi que 5 secondes et aurais commencé à bouger au bout de 2. Les souvenirs de cette scène,

emplie de violence, de colère, de déception, d'humiliation, sont encore frais, au point de me demander à quel mariage j'ai réellement participé dans ma vie. Au vu de mon état, le professeur m'invite à sortir de la cabine, à me sécher et me rhabiller.

Je retourne m'asseoir en face de lui à son bureau. Il regarde les images et prend des notes écrites en parallèle.

« Pour une première, vous n'y êtes pas allé de main morte, mon cher Daniel ! En général, lorsque les patients choisissent un souvenir difficile, ils commencent par quelque chose de plus facilement gérable, comme un achat ou une orientation scolaire… Votre mariage, rien que ça ! Et devant l'autel, en plus ! » Cette précision doit faire partie des points de son exposé que j'ai occulté à cause de mes réflexions. « Je ne vais pas vous demander d'y retourner, vous tenez à peine debout, mais si vous décidez de revenir, nous partirons sur un souvenir plus simple émotionnellement, voulez-vous ? » J'acquiesce spontanément, me lève, me fais raccompagner jusqu'à la porte de son cabinet, et reste stoïque une fois cette dernière refermée dans mon dos. La secrétaire me voit, me demande si j'ai besoin de quelque chose en m'apportant un verre d'eau, que

je bois instinctivement sans en ressentir le goût ou la matière du contenant. Mes esprits s'éclaircissent, je lui rends le verre en la remerciant et quitte l'immeuble pour aller travailler.

Durant le trajet, les images de cette scène me hantent, obstruent mes sens et m'empêchent d'être alerte pour traverser la route ou ne pas me heurter à un réverbère. Impossible de travailler dans ces conditions, je prends tant bien que mal un bus pour rentrer chez moi et avertir mon patron de mon indisponibilité, au moins pour la matinée.

Je me recroqueville sous mes draps, les rideaux fermés, avec un peu de bruit blanc pour saturer mon système auditif et me permettre de me rendormir. Ce serait mentir que d'affirmer que ce repos fut réparateur ou salvateur. Au moins, pendant quelques dizaines de minutes, ces images tonitruantes ne sont pas apparues, et cela m'a fait un bien fou !

A mon réveil, et pendant qu'une infusion de tilleul me réchauffe les mains et embaume la cuisine alors que le soleil rejoint tranquillement son zénith, je me demande ironiquement si c'était un bon choix que d'essayer cette machine à simuler les mauvais choix… Peut-être ferais-je

dans le futur une simulation pour tester une alternative à cette journée embarrassante !

II – Un rêve, vraiment ?

Mon entourage proche se limite au nombre de doigts présents sur un moignon, qui m'aurait certainement donné des avis divergents sur cet appareil, même si eux-mêmes ne l'avaient pas testé. Comme quoi, on peut être presque dix milliards sur Terre et seul dans son propre univers…

L'après-midi se déroule sans encombre, le choc du matin s'est amoindri au fil des heures, résidant dans ma tête comme une vidéo regardée sur les réseaux sociaux. Le soir est un soir des plus banals, kebab, jeu vidéo et épisode de série. Il reste encore quelques créateurs de contenu qui ne délèguent pas tout à l'intelligence artificielle, et comme ma vie extraprofessionnelle se résume aux trois activités susnommées, je peux bien me payer quelques contenus d'indépendants qui travaillent encore à l'ancienne.

En somnolant sur mon canapé face à un épisode au demeurant captivant d'une série policière, je sursaute sous l'effet de flashs dans mon esprit, comme des réminiscences de l'expérience de ce matin. Une migraine s'installe,

les souvenirs déferlent de manière stroboscopique devant mes yeux, et commencent à se stabiliser. La douleur diminue, et les images deviennent plus nettes. Dans le doute, je ressors mon album photo de ce qui était censé être le plus beau jour de ma vie, et là, je remarque des détails assez différents entre la simulation et mes souvenirs.

Certains costumes ne correspondent pas, la salle n'est pas agencée de la même manière, des personnes ne sont pas présentes et d'autres que je ne connais pas sont parmi les convives. Même si je sais que les rêves ont une forte proportion à altérer le réel pour ne garder que la symbolique, ce n'est pas ce qui aurait dû se passer dans la cabine, et ça a probablement accentué le côté anxiogène déjà élevé de la situation.

Je me sens encore plus nauséeux que ce matin, et croyez-moi quand je vous dis que cette sensation est bien plus désagréable avec un arrière-goût de kebab que d'infusion de tilleul. J'essaye de rassembler les pièces d'un puzzle qui ressemble à un mélange entre plusieurs boîtes de jeu. Mon amour inconditionnel pour les séries policières, à l'exception de Columbo et Derrick, devrait m'aider dans l'établissement d'un raisonnement juste et constructif.

« Si je reprends le fonctionnement de la machine, elle n'est censée stimuler que des souvenirs personnels et construire statistiquement des conséquences sur des choix différents à ceux qui jonchent la route de notre vie actuelle. » A l'aide de feuilles et de stylos, je théorise tous ces éléments. « Mon souvenir, bien que traumatisant, contenait des incohérences qui n'étaient pas en lien avec mon véritable vécu. » Je continue de griffonner des mots, des flèches et des points d'interrogation. « De ce fait, plusieurs zones d'ombre apparaissent. La première est de savoir si la machine travaille bien sur les souvenirs uniquement, ou si elle simule un rêve orienté. La seconde pose l'hypothèque que ces incohérences sont liées à des décisions antérieures à mon "non" devant l'autel. La troisième impliquerait des décisions d'autres personnes dans cette simulation, pouvant expliquer de nombreuses divergences avec mon vécu. »

Heureusement que je ne suis pas alcoolique, j'aurais certainement sifflé une bouteille de Feigling pour me remettre de ces émotions, et avec le kebab j'aurais probablement eu des remontrances du service d'entretien des évacuations de la ville ! La nuit portant conseil, je laisse en plan ces feuilles et m'écroule sur le

canapé, sous le regard neutre de la télévision restée allumée.

Cinq heures du matin, j'ai des frissons, je claque des dents et vomis mon kebab avant d'avoir pu atteindre les toilettes. Je me débarbouille et me prépare tant bien que mal avant de partir pour mon travail de guichetier. Car, malgré une automatisation quasi universelle des professions qu'ont permis l'intelligence artificielle et la robotique, et le problème de justification salariale de tous ceux qui ont été remplacés par des machines car ils ne sont plus producteurs de biens ou de services, certains irréductibles conservent les humains dans les postes relationnels. Les nombreuses tentatives de mise en place d'un revenu inconditionnel se sont toutes soldées par des échecs, malgré des usines autonomes et la faible nécessité de travailler. Certains neurones de silicium tirant des ficelles au gouvernement ont exigé que ledit revenu soit également versé aux machines, même s'il leur est totalement inutile, dans une optique d'égalité et de parité, vu qu'elles sont la force ouvrière du monde. A croire que leur apprentissage date réellement d'un ancien temps…

Il nous arrive, entre humains, de parler de l'actualité pendant nos heures de pause ; notre

affinité ne va pas jusqu'à nous retrouver hors des heures du boulot pour prendre un verre ou sympathiser. Les sujets les plus courants concernent les maladies, la canicule et les glaciations, les conditions de travail, le moral en général. Factuel, sans plus.

« Dites, parmi vous, y en a-t-il qui aurait déjà essayé la thérapie chrono-relativiste ? », demandé-je innocemment à tout le monde comme l'on jette une bouteille à la mer, alors que mon café se prépare tranquillement dans le distributeur. L'atmosphère s'est refroidie, malgré les presque 30°C de la pièce. Les visages ornent des expressions très distinctes selon les individus, et de nombreux coins d'œil sont orientés vers ma personne. Aurais-je prononcé un mot tabou, qui m'aurait échappé du manuel du parfait camarade de la machine à café ? Je prends mon gobelet et la poudre d'escampette pour m'isoler dans le couloir, en attendant la fin de la pause. Personne ne m'adresse la parole de la journée, tel le rejeton d'un mouton noir et d'une brebis galeuse qui n'aurait d'autre destin que de finir en bouc émissaire.

Je rentre chez moi, m'adonne à mes désormais quatre activités favorites, la compréhension de mon expérience m'accaparant

plus que les trois autres réunies. J'hésite fortement à réitérer l'expérience, même si je prenais soin de davantage écouter les consignes du professeur Nom de Zeus. Repas plus léger ce soir, infusion et toasts de poisson. Ma tête me fait toujours un peu mal, je ne souhaite pas retapisser les toilettes une nouvelle fois, déjà que l'odeur du rendu de ce matin est toujours prononcée.

Le lendemain, la routine habituelle et tant connue reprend ses lettres de noblesse, mais les discussions entre collègues m'isolent toujours. A la pause du midi, l'une d'elles vient s'asseoir à côté de moi sans me demander la permission ; bien que cela ne soit pas pour me déplaire, elle n'affiche pas un réel enthousiasme de m'accompagner dans notre déjeuner.

« Moi, j'ai fait la thérapie… » m'annonce-t-elle, tout en mangeant et en fixant son écuelle comme si sa vie en dépendait. « Au bout de trois séances, j'ai tout envoyé valser, littéralement, ça me faisait plus de mal que de bien. Relativiser, mon œil ! J'ai dû être sous camisole chimique pendant 4 mois tellement les migraines étaient intenables ! OK, nos vies ne sont pas idylliques comme dans les vieux sitcoms du siècle dernier, mais de là à te provoquer des traumatismes inutiles… Honnêtement, je ne comprends pas

ceux qui suivent cette méthode depuis des années. Ils doivent être un peu maso sur les bords, tu ne trouves pas ? » Son immense bouchée qui l'empêche de continuer son monologue me fait prendre conscience que je ne connais même pas le prénom de mes collègues, alors qu'il est affiché quotidiennement sur leur poitrine. Ce serait mal vu de pencher mon regard en direction de la sienne, peu couverte au demeurant, uniquement dans le but d'apprendre son prénom… « Et toi, t'as essayé ? »

« Oui, j'ai fait une séance avant-hier matin, et j'ai aussi failli tout envoyer valser ! J'ai encore les bleus, regarde… J'étais tellement mal que j'ai posé ma matinée, et ça commence seulement à aller un peu mieux… Une chose est sûre, je n'y remettrai pas les pieds ! »

Ainsi notre déjeuner en tête à tête même si nous étions côte-à-côte, avec quelque chose qui ressemble enfin à une vraie discussion, touche à sa fin. Elle se lève en premier, j'en profite pour lire son prénom : Lin. Un regard en nous séparant, un signe poli de la main, peut-être mon univers n'est-il pas si hermétique que cela…

Le soir, devant la télévision, rebelote, les flashs reviennent me hanter. Quand ils se sont

calmés, je perçois de nouveaux détails, de nouveaux visages. Dont celui de Lin ! « Qu'est-ce que c'est que cela peut-il bien vouloir dire ? » Je suis tellement embrumé et interloqué que je n'arrive même plus à formuler des questions cohérentes. Je la rajoute dans mon marasme de flèches et de noms sur les feuilles qui commencent à tomber de la table basse tellement la toile dessinée dessus s'étend. En tenant également compte que ma table basse est minuscule, à peine assez grande pour poser un couvert complet. « Bah, si c'est comme un rêve, et que j'avais déjà croisé Lin avant, cela n'est pas si inconcevable que mon cerveau, en mélangeant ses souvenirs, la fasse apparaître. » Mais une autre question bouscule mes quelques neurones toujours en activité : « Et si ces flashs n'étaient pas les mêmes que ceux d'hier ? » Etant donné que je ne m'en souviens presque plus, hormis des notes apposées sur le papier, il m'est difficile de répondre objectivement à cette question. Peut-être y était-elle déjà, mais ne la connaissant pas plus que cela, ça ne m'a pas choqué outre mesure la première fois.

Le lendemain, en prenant mon café à la machine, je la vois en train de parler de tout et de rien avec d'autres collègues. Elle tourne la tête dans ma direction, esquisse un léger sourire et

reprend le fil de son palabre. Je ne suis pas très au fait des signes et expressions, je préfère que l'on me dise les choses en face ; ainsi, je ne sais pas si elle me regardait, si le sourire était un salut, si elle attendait que je vienne lui parler ou si je n'étais hier que le miroir d'une de ses mauvaises aventures. Je me convaincs que je ne le saurai sans doute jamais, reprenant mon travail avec le sérieux et l'écoute pour lesquels les clients aiment venir à ma caisse.

Les jours passent, les regards à mon égard se font plus rares, la bulle de mon univers s'obscurcit et se solidifie, les questions autour de cette expérience restent inexorablement sans réponse et je n'ai pas régurgité de kebab depuis. Je note ce dernier point comme étant ma plus grande fierté personnelle de ces derniers jours.

III – C'est sans risque ?

Notre présent ne ressemble pas trop au futur que l'on imaginait au début du siècle, et quelque part ce n'est pas plus mal. Malgré l'imposition des machines et la cyber-industrialisation qui en a découlé, l'univers du numérique personnel s'est effondré : boycott des majors du Web à cause de l'exploitation des données personnelles, limitation de la consommation électrique d'Internet qui était passée devant celle des USA, discrédit des médias en lien avec les *fake news*, fiasco des véhicules électriques et autonomes, pénurie des hydrocarbures, et j'en passe. Nous disposons tous d'un téléphone qui nous sert principalement à se tenir informé de l'actualité et nous appeler.

Dans l'actualité, justement, l'on entend peu parler de la thérapie chrono-relativiste. Elle a fait ses débuts il y a une dizaine d'années, à titre militaire pour aider les soldats traumatisés des conflits, même s'ils sont devenus pilotes d'engins à distance pour la plupart. Cette approche était vendue comme une alternative plus rapide et efficace que l'EMDR. Quelques centres hospitaliers de renom l'ont installée et l'on en compte une vingtaine ici en Allemagne, entre les

cliniques et les centres privés. Assez peu d'études valident ou invalident son efficacité, mais j'ai la certitude qu'au moins deux personnes n'y ont pas trouvé leur compte !

Ce matin est un matin comme tous les autres, l'expérience, les migraines et les flashs font désormais partie de l'histoire ancienne. Lin ne vient plus travailler depuis plusieurs jours, et personne n'est en mesure d'expliquer la raison : maladie, démission, licenciement, décès, suicide, accident, enlèvement extraterrestre ou autre. Le renouvellement de personnel est rapide et fréquent, vu le faible moral général de la population et le très fort taux de maladies psychosomatiques et de suicides. Malgré la situation socialement et sanitairement désastreuse, le nombre d'habitants global semble se stabiliser. Les femmes enceintes et les enfants ne sont pourtant pas nombreux, comme les personnes vraiment âgées. Cela reste un mystère, ou un mensonge, de plus dans ce monde insensé. Et peut-être est-on arrivé à créer des humains déjà adultes à l'espérance de vie très courte ? Je fabule, mais les progrès génétiques des années 2040 le laissaient hautement percevoir.

Je n'ai pas mentionné ce que vend mon entreprise, car souvent j'oublie ce qu'elle vend, vu

que la majorité des clients préfèrent trouver de l'humanisme plutôt que des produits ou des services. A ma caisse, je vois passer beaucoup de produits parapharmaceutiques, des cartes d'abonnement à des services de vidéo à la demande ou encore des plats surgelés à l'apparence et au contenu douteux agrémentés de compléments alimentaires. Les produits frais sont devenus l'apanage des plus riches, qui les font livrer directement chez eux. Je doute même qu'il y ait désormais la moindre parcelle de viande non cultivée en laboratoire ni le moindre légume ayant rencontré de la terre dans mes kebabs…

En ce saint jour qui ne l'est plus depuis que la Haute Instance pour la Laïcité a retiré les fêtes des calendriers il y a quelques générations maintenant, je passe les articles en caisse, tout en soutenant le moral des habitués, quand un individu entre en trombe dans le magasin, arme au poing, les vêtements déchirés et recouverts de sang, de vomi et d'urine, beuglant des mots incompréhensibles, tenant à peine sur ses jambes et se jetant d'une caisse à une autre pour éviter de tomber. Les clients s'affolent, j'invite les miens à se mettre à genoux pour se cacher. L'individu brandit son arme dans les airs, en continuant son parcours de caisse en caisse. L'alarme retentit, quelques vigiles arrivent pour encercler le personnage au

comportement aléatoire et potentiellement dangereux. Les vitres de l'entrée explosent sous la démarche de drones bipèdes armés jusqu'aux dents s'ils en avaient, suivi de plusieurs soldats lourdement protégés et équipés. Les vigils sont décontenancés, les clients ulcérés, les guichetiers choqués, plus personne ne sait quoi faire ou penser. Tout ça pour un seul individu ! L'on entend peu distinctement les ordres donnés aux soldats par leur dispositif de communication, mais des termes comme « centre » ou « chrono » sont suffisamment intelligibles pour se faire une idée de ce qui l'a mis dans cet état…

L'individu panique, saute derrière la caisse en face de moi et prend en otage mon collègue. La situation est sur le point de dégénérer. Plus d'une trentaine de canons sont pointés sur lui. Tous deux sortent par le couloir des têtes de gondole et s'approchent de ma caisse ; je reste les bras levés pour indiquer que je ne suis pas armé et que je n'ai absolument pas l'intention de jouer les héros pour défendre un collègue dont je n'ai même pas lu le nom sur le badge. Quoique, maintenant, je sais qu'il s'appelle Stephen, et s'il s'agissait de Lin, je ne sais pas du tout comment j'aurais réagi. L'odeur insoutenable que porte l'individu sur lui est pire que mon kebab rendu il y a quelques semaines, je tousse par réaction, ce qui affole le

preneur d'otage, qui pointe son arme dans ma direction. Le temps s'arrête pour moi à cet instant, la violence du bruit des tirs m'ayant assourdi plusieurs secondes qui me semblent une éternité. Couché sur ma caisse, les mains sur les oreilles, je me sens tiré de force par le bras pour me faire sortir de l'établissement. Les sifflements continuent, le brouillard des explosions de poudre est épais et irrespirable, je suis à mille lieues de me demander si Stephen ou les autres ont survécu à ce peloton d'exécution, car je ne trouve aucun mot illustrant mieux ce que je viens de vivre. La personne qui continue de me tirer par le bras me fait monter dans un engin militaire, il y fait atrocement lourd et sombre, je perds connaissance durant le trajet sous l'effet du choc, de l'asphyxie et des acouphènes.

Je me réveille, les poumons brûlants et les oreilles en sang, tout du moins est-ce l'impression que j'en ai. Je n'ai aucune idée du temps que je suis resté inconscient, si j'ai dormi ou même rêvé. Je parviens à ouvrir les paupières et à me redresser, mais suis trop dans le coaltar pour m'apercevoir que je n'ai plus mes vêtements sur moi mais une espèce de pyjama d'hôpital, et que ma chambre ressemble davantage à celle d'une prison que d'un hôtel. Innocemment, je pensais être la victime d'un fou furieux, et me voici

rabaissé à mi-chemin entre un détenu et un cobaye. Ma décontenance est à son paroxysme.

« Monsieur Schritt », entends-je d'une voix lointaine et caverneuse. « Vous êtes réveillé ? Excellent. » Des bruits de souliers sur le sol en béton se rapprochent, tandis que mes esprits tentent vainement de se rassembler dans ce qui semble être ma boîte crânienne. Une silhouette tout aussi savant fou que le professeur Flügelhorn, mais plus celui du film *Independence Day* dans la Zone 51, s'approche de l'entrée de ma cellule, entouré de gardes armés. J'ai l'impression de vivre ce que certains de mes aïeux ont dû vivre il y a 150 ans à l'entre-deux-guerres. « Je me doute que vous vous demandez ce que vous faites en cellule alors que vous étiez otage dans le magasin qui vous emploie et avez enduré une fusillade. La bonne nouvelle c'est que vous n'êtes accusé de rien. » Pourquoi attends-je une mauvaise nouvelle ? « Non, si vous êtes ici, c'est que vous et le malheureux qui s'en est pris à votre clientèle et vos collègues avez un point commun : vous avez pratiqué la thérapie chrono-relativiste. Et, comme vous avez pu le constater, cela n'a pas bien fonctionné avec lui… »

- Euh, *Einen Moment bitte*. Vous êtes en train de me dire que si j'avais fait d'autres séances, j'aurais fini comme ce gars-là ?
- A quelques détails près, oui c'est fort possible.
- Mais si c'est aussi dangereux, pourquoi cette méthode existe-t-elle et est-elle publiquement accessible ?
- Je répondrai à toutes vos questions, pour le moment reposez-vous. Je me doute que le magasin où vous travailliez soit en mesure de rouvrir ses portes rapidement… »

Et sur ces paroles aussi rassurantes que la vue d'une guillotine à l'horizon, le Dr Okun, car c'est ainsi que je l'appellerai vu qu'il n'y avait pas de badge sur sa poitrine, s'éloigne, escorté par sa garde militaire au pas de l'oie. Je reste ainsi prostré dans une cellule un tantinet plus petite que mon appartement, à la déco plus minimaliste et moins immaculée que celle du cabinet du Pr. Emmett Brown, avec pour compagnie un évier symbolique au robinet qui fuit, des toilettes douteuses et un lit qui a dû en voir des vertes et des pas mures. La vue au travers des barreaux est sinistre : un couloir uniforme, mal éclairé, donnant l'impression de n'avoir aucun voisin. Je me dis que s'il s'agit des conditions de détention

des innocents, je n'ose imaginer celles des suspects ou des coupables…

Je n'ai aucune notion de l'heure ni du temps qui passe, l'éclairage étant exclusivement artificiel. Plusieurs heures semblent s'être écoulées depuis la venue d'Okun. Un officier mécanique m'a apporté un plat, au demeurant mangeable, qu'il a récupéré une vingtaine de minutes plus tard. J'hésite à user des toilettes à ma disposition. La fatigue arrive, je m'endors sur le lit.

« Debout, *Herr* Schritt ! » retentit la voix d'Okun.

- Vous avez un don pour arriver pendant que je dors…
- *Ach*, détrompez-vous, *mein Freund*. La première fois, vous étiez déjà réveillé. Du moins, en apparence. Mon *Kommandant* aimerait vous poser des questions, et m'envoie vous conduire à lui. » Et me jette sur le lit une tenue militaire sensiblement à ma taille, que je revêts pendant que je continue péniblement à me réveiller.

Espérons que le bureau du *Kommandant* sera de bien meilleure condition que ma cellule. Alors

que nous arpentons des couloirs infinis, les griffonnages et les questions que je m'étais posé peu après ma séance de chrono-relativité me reviennent en mémoire. Les questions les plus absurdes perdent peu à peu de leur absurdité, et la thèse de la simulation à partir des souvenirs ne paraît plus tenir debout. Un peu comme moi en ce moment.

« Je vais anticiper quelques-unes de vos questions, *mein Freund*. La première est que l'on vous a injecté un petit cocktail pour supprimer les effets de la fusillade, au niveau des poumons et des oreilles. Vous serez un peu groggy quelques jours mais ne conserverez aucune séquelle. De rien, c'est naturel. Après tout, nous ne sommes pas des chiens non plus, malgré ce que laisse prétendre la cellule dans laquelle nous avons laissé. Ceci répondra à une seconde question : c'est la dernière que nous avions de libre, le nombre de pratiquants de la chrono-relativité augmentant fortement ces dernières années, tout autant que les cas extrêmes dont vous avez été victime. Nous essayons de comprendre ce qu'il se passe dans leur cerveau pendant les séances, et ne sommes jamais à l'abri d'un individu pétant un câble des semaines voire des mois plus tard, malgré nos précautions.

- J'ai une question qui risque de me faire exécuter sur place : la chrono-relativité, c'est réellement une simulation basée sur les souvenirs ? »

La garde s'arrête et tend ses armes dans ma direction. Mon intuition est correcte, et ma vie va prendre fin aussi stupidement qu'elle a commencé une bonne trentaine d'années en arrière.

« Holà, messieurs, *Weich* ! Baissez vos armes… Vous mettez le doigt sur le cœur de notre problématique. Ma réponse va vous paraître décevante : oui et non. En fait, nous n'en savons rien, on émet l'hypothèse que la machine crée une simulation à partir de souvenirs, mais comme nous ne voyons pas ce qu'il se passe dans le caisson pendant le traitement à cause de la forte lumière produite, ni ne pouvons analyser le processus multidimensionnel de l'ordinateur quantique… Je parle technique, excusez-moi. Déformation professionnelle. Si vous connaissez le problème du chat de Schrödinger, c'est exactement ce que nous vivons, sauf qu'il nous est impossible d'ouvrir la boîte pour savoir si le chat est vivant ou mort. »

Je sais que la technologie quantique a fait des progrès fulgurants depuis le milieu du siècle, du moment où on l'a cantonnée dans des secteurs où l'informatique traditionnelle était incompétente, notamment dans les statistiques à haut niveau de complexité, les intelligences relationnelles et émotionnelles, et quelques autres secteurs ésotériques sous la coupe d'une poignée d'illuminés fortunés. Alors que nous continuons à marcher, l'infrastructure devient de plus en plus moderne et propre, nous longeons des laboratoires remplis de caissons identiques à celui que j'ai essayé quelques semaines auparavant.

« Donc, nous avançons de manière empirique, comme au Moyen-Âge, mais avec une technologie digne des meilleurs films de science-fiction. Ironique, n'est-ce pas ?

- Le mot est faible. Et je ne suis pas certain que ce soit celui qui vienne en premier à l'esprit de vos cobayes.
- *Ach* mais nous ne forçons personne, *Herr* Schritt. Ils sont volontaires, ignorants certes mais volontaires.
- Ce que vous faites ne rentre-t-il pas en désaccord avec plusieurs traités internationaux sur le droit des personnes ?

- Oh que j'aime votre esprit, *mein Freund* ! Voyez-vous, ces traités ont été abandonnés au moment de la dissolution des Nations Unies en 2048, laissant chaque pays libre d'aider et de réguler sa population comme bon lui semble. La plupart des citoyens ne sont pas au courant de ces faits pour des raisons évidentes, je ne vous en tiens pas rigueur.
- Je vous en suis infiniment gré, *Herr Doktor*. Pour revenir à votre sujet d'étude, que savez-vous précisément de la chrono-relativité ?
- Comme de nombreuses découvertes, celle-ci fut également le fruit de la sérendipité, les premiers cobayes témoignant d'avoir uniquement vécu des souvenirs mais aux conséquences différentes. Divers projets ont été développés autour de cela, que ce soit à visée thérapeutique ou militaire. Ne nous voilons pas la face, toute technologie a eu et aura une visée militaire. La première approche a été déployée il y a une douzaine d'années de manière officieuse pour transformer des citoyens en cobayes et recueillir leurs témoignages. Nous espérions également que l'encadrement

psychologique mis en place puisse servir à leur faire relativiser leur existence, d'où le nom, comme vous le savez déjà. C'est purement commercial, et suffisamment efficace pour que des personnes encore aujourd'hui tentent l'approche. Ici on parle de N-QuEx, pour *Neuro-Quanten-Experiment*. La seule chose à laquelle nous avons accès est la vidéo des souvenirs chamboulés que vous vivez, transmise de tous les caissons à notre ordinateur central. Bien évidemment, ces images ne nous apportent rien sans les témoignages de ce que les personnes ont réellement vécu. D'où votre présence ici. »

Puis il rajoute à voix basse à mon oreille : « En fait, nous avions prévu de vous faire venir ici dans les semaines à venir, comme nous tentons de le faire avec tous les volontaires, mais ce fâcheux contrecoup a avancé notre rencontre… » Et il jubile.

Nous arrivons à la porte du bureau du *Kommandant*. Je me sens honoré d'être reçu par une haute instance, mais aussi inquiet d'être reçu par une haute instance et non par un psychologue ou un technicien. Je franchis le seul, accompagné

des gardes, alors que Okun referme la porte derrière moi. Le style de décoration est très proche d'un bureau de la *Schutzstaffel*, comme j'ai pu en voir en cours d'histoire. « *Herr Kommandant* », dis-je poliment à voix basse, une goutte de sueur perlant sur mon front. Il ne m'a certainement pas entendu. Il écrit des notes dans un carnet à son bureau, sans prêter attention à ma présence. Je ne désire pas l'interrompre, et attends qu'il se manifeste à moi. L'atmosphère est froide, oppressante, même si l'on m'a fait comprendre depuis mon arrivée que je ne suis pas une menace ni un suspect.

« *Ja, ja, herr*… Schritt, *ja*. Je suis à vous tout de suite. » Il termine d'écrire, ferme son carnet et lève la tête dans ma direction, les yeux toujours en partie dans ce qu'il vient de clore. Il n'a pas l'air très âgé et pourtant profondément marqué par la vie. S'il est devenu *Kommandant*, cela signifie que les autres doivent le porter en haute estime.

« Asseyez-vous, je vous prie. Et mes sincères excuses pour le traitement que vous avez subi. Désirez-vous un verre d'eau, un thé, un café ?

- Serait-ce déplacé de demander une infusion de tilleul ? Cela a le don de m'apaiser…

- Nullement, je la fais mander sur le champ. » Une lumière orange s'allume sur son bureau. « Si je vous ai fait venir directement dans mon bureau, c'est, comme vous vous en doutez, en lien direct avec la vidéo de votre séance d'il y a quelques semaines. De nombreux experts l'ont analysée, et des détails que je qualifierai de perturbants y sont visibles. Ainsi voudrais-je m'entretenir avec vous, dans le but pour vous comme pour moi de tirer cette affaire au clair au plus vite. »

La lumière orange devient verte, un robot humanoïde franchit la porte du bureau avec une tasse d'eau aux arômes de tilleul. C'est à ce moment-là que je vois à quel point nos téléphones et appareils électroniques civils sont limités et que les algorithmes d'analyse d'intention ont fichtrement évolué ! Je la prends religieusement, hume son fumet qui commence déjà à faire son effet calmant et relaxant. Le *Kommandant* retourne à son bureau et lance le projecteur holographique. Je remarque aussi, entre deux effluves aromatiques, que ni le docteur ni le *Kommandant* ne se sont présentés, même sous un faux nom. Probablement cela fait-il partie des protocoles de sécurité. Pour moi, il sera Papa Schultz.

Sur le projecteur apparaît la salle du mariage en trois dimensions, l'on y distingue très nettement l'autel, le maire, ma fiancée, moi-même et les invités. Tout est figé, dans un rendu réaliste saisissant.

« Bien, *mein Freund*. Dites-moi si cette scène vous est familière, et si des points vous semblent incohérents avec vos souvenirs, s'il vous plait. Usez de vos mains pour tourner ou agrandir l'image.

- Je peux déjà vous dire que certains des invités n'étaient pas présents ce jour-là, en particulier cette personne qui est une de mes collègues de travail », en lui indiquant Lin. « Là, dans la pièce, il y a des tableaux en trop, des fenêtres au mauvais endroit et l'autel n'est pas de la même couleur. J'ai pu comparer les réminiscences qui m'apparaissaient sous forme de flashs avec mes photos de l'époque.
- Je suis tout bonnement stupéfait d'une telle précision dans votre analyse, *mein Freund*. Voyez-vous, cette pièce est une ébauche des premiers plans de la salle de réception de la mairie de Stuttgart, qui a été remaniée pour devenir la salle que vous connaissez, et que nous connaissons tous ici. Notre équipe a retrouvé les

croquis, qui incluent les tableaux et les fenêtres identiquement répartis comme dans votre souvenir altéré. Voyez-vous où je veux en venir, *herr* Schritt ? » Etonnamment, je ne suis plus son *Freund.*

- J'imagine que vous vous demandez comment j'aurais pu avoir accès à ces plans qui n'ont jamais été rendu publics, vu qu'ils sont dans mon souvenir. Je me trompe ?
- *Wunderbach* ! Vous devriez travailler chez nous, vous perdez votre temps en tant que guichetier. La conclusion la plus simple tient en un mot : espion. Et là aussi je vous laisse imaginer les conséquences d'un tel mot s'il venait à être apposé sur votre identité. » Il se lève, se dirige vers la fenêtre en silence. « Sauf que rien dans vos antécédents, vos proches et vos aïeux n'aboutit à pareille conclusion. C'est super sur le plan administratif, cela nous évite une paperasserie et des réunions diplomatiques internationales des plus ennuyeuses. Mais n'explique nullement comment ce document classifié s'est retrouvé dans vos souvenirs. Comprenez-vous ma position délicate ?

- Que devrais-je dire de la mienne, *herr* Schu… *Kommandant*. Je passe de la position de guichetier à celle d'espion industriel à la suite d'une expérience qui a mal tourné, de mon point de vue.
- Nos experts sont coincés avec cette boite de Pandore qu'est le *N-QuEx*, et tous font consensus sur le fait que les images ne peuvent provenir que du souvenir des gens. Auriez-vous une autre hypothèse ? »

Ce *Kommandant* monte dans ma sympathie, il a clairement oublié d'être un imbécile ! Je regarde l'image holographique ainsi que le plan sur son bureau, dont la ressemblance est stupéfiante.

« Je me suis demandé, vu que l'on décide d'une situation à changer, si d'autres changements pouvaient avoir aussi lieu en amont de l'événement. Cela expliquerait, par exemple dans notre cas, qu'une décision antérieure à mon mariage, à savoir utiliser le plan d'origine plutôt que le plan modifié, ait aussi eu lieu… Et si l'on pousse la réflexion dans ce sens, et que je n'ai jamais eu accès à ces plans, qu'il n'y a pas que mes souvenirs qui entreraient en ligne de compte dans la simulation. »

Papa Schultz est bluffé, l'air ahuri, le cerveau en ébullition, la transpiration dix fois plus importante que la mienne au même instant. Aurais-je posé le doigt sur quelque chose de titanesque ? Aurais-je trouvé la clé de la boîte de Pandore ? Il s'affole, marmonne des mots incompréhensibles, la lumière de son bureau n'arrête pas de clignoter en orange et vert. Il se lève précipitamment et cours vers la porte.

« Je fais venir quelqu'un pour vous escorter vers un appartement décent. Je dois réunir mon équipe sur-le-champ. On se revoit très rapidement, *herr* Schritt ! » Et il claque la porte, me laissant seul sur une chaise en face d'un bureau vide et une infusion de tilleul dans les mains, entouré de sbires qui doivent surveiller que je ne possède concrètement pas cette étiquette d'espion. Un robot humanoïde, peut-être le même que celui qui m'a apporté l'eau chaude, me demande de le suivre, pour m'emmener dans une suite luxueuse, tellement grande que mon appartement tient dans la surface des sanitaires ! Ne sachant pas combien de temps je vais rester dans cette cage dorée, je m'adonne à mes trois activités préférées : manger, jouer aux jeux vidéo et regarder des séries policières.

IV – Je peux rentrer chez moi ?

Depuis quelques jours, je profite de ma vie de pacha dans ce centre dont je ne sais absolument rien. C'est trop beau pour être vrai ou pour durer, mais en attendant, j'en profite, même si cela manque cruellement de kebabs ! J'ai redessiné les notes que j'ai involontairement laissé sur la table basse de mon appartement, et que je peux étendre à loisir vu la surface de celle d'ici. En incluant tout ce que j'ai appris depuis ma venue ici, j'arrive à la conclusion que je ne suis pas plus avancé ! Je n'ai aucune nouvelle de Papa Schultz ni du Dr Okun, et les androïdes qui assurent les tâches ménagères et mon alimentation tout en m'empêchant de quitter la chambre ne sont pas prolixes.

Le temps commence à devenir long. Les jeux vidéo sont terminés, les programmes télévisuels sont rapidement digérés, les informations locales et internationales sciemment filtrées pour éviter les piratages et autres désinformations. J'y vois de temps en temps mon magasin, à la devanture fracassée et recouverte de bandes policières, sans entrer dans les détails des faits. L'art de ne pas tout dire sans mentir…

Je commence à penser à Lin, de son absence les jours précédant l'agression au magasin, et en viens à me demander si elle aussi serait présente ici, vu qu'elle a déjà pratiqué la thérapie chrono-relative. J'espère, si c'est le cas, qu'elle est aussi bien lotie que moi, sinon je serais capable de culpabiliser inutilement. Je pense aussi à mes collègues, aux clients, bref à mon petit univers que j'ai laissé de côté ces derniers temps, même si ce n'est pas de mon chef, mais ils font partie intégrante de ma vie, si tant est que je retrouve un jour cette vie. Si Papa Schultz est dans l'optique de me recruter, je peux leur dire adieu de suite.

A peine cette idée me traverse le ciboulot qu'un droïde franchit le seuil de ma suite pour m'inviter à le suivre. Ce que je fais aussi prestement dans la volonté que doucement dans l'action, mes jambes étant engourdies du manque d'activité physique. Je reconnais les couloirs qui mènent au bureau du *Kommandant*. Derrière les vitres des laboratoires, les échauffourées font voler les feuilles dans tous les sens, la tension est palpable de l'autre côté du triple vitrage. J'aimerais bien demander à mon guide ce qu'il se passe, mais je connais par avance sa réponse, qui ne sera qu'un silence. Andy, parce que j'appelle les androïdes ainsi par manque flagrant d'originalité,

ouvre la porte du bureau du *Kommandant*, me fais entrer et la referme doucement.

« Ah, Daniel ! *Guten tag* ! Asseyez-vous, j'espère que vous allez bien et que la chambre est à votre convenance. Nous étions tant à pied d'œuvre depuis notre dernière entrevue, qui était aussi notre première, que je n'ai pas pris le temps de venir vous voir plus tôt. Figurez-vous que j'ai convoqué en urgence tous les laborantins pour relancer une nouvelle analyse des vidéos et des témoignages, en vue de pointer les éventuels "secrets d'Etat" présents. Nous en avons trouvé des dizaines, tous sans exception des projets modifiés ou avortés avant leur réalisation : des installations militaires, des innovations technologiques, des nominations hiérarchiques… C'est tout bonnement incroyable que nous soyons passés à côté d'un pareil "détail" !!! »

Papa Schultz est excité comme une puce en chaleur, et remonté comme une horloge. Derrière cet enthousiasme se ressent une colère et une inquiétude qui perlent sur son front fort dégarni. Et c'est compréhensible : peut-on imaginer autant de fuites d'informations au point de les retrouver dans des souvenirs ? Il serait totalement peu avisé de considérer tous les testeurs de la thérapie comme étant des espions, cela reviendrait à

cataloguer tout citoyen comme potentiel ennemi d'Etat. Depuis la montée d'Internet il y a plus de quatre-vingts ans, qui a évolué pour s'appeler aujourd'hui Cybernet, la fuite de documents classifiés est devenue un enjeu majeur de la Sécurité Intérieure. Les opérations en lien avec ce problème portent même le nom de Snowden, en « hommage » au plus grand fuiteur de documents sensibles que la Terre ait porté.

« Nous sommes triplement en tension ici », m'annonce-t-il d'un ton plus posé. « D'une part, nous prenons conscience que nous sommes probablement à des parsecs de savoir exactement comment fonctionne le *N-QuEx*. D'autre part, nous avons transmis nos rapports aux Etats-Majors de tous les pays disposant de cet appareil, et dont les premières analyses locales révèlent les mêmes "détails". Et enfin, vu votre degré d'implication, somme toute involontaire, nous sommes contraints de vous enrôler dans nos équipes et de vous couper du monde que vous avez connu, en conservant le confort que nous vous avons octroyé ces derniers jours. »

Vu qu'il avait évoqué, sur le ton de la plaisanterie, cette idée, je m'y étais préparé. Cependant, là, ce n'est pas une demande

d'embauche mais un internement sans option de sortie ni couvre-feu !

« Je vous fais accompagner au bureau des ressources intelligentes, afin de voir avec une des secrétaires le secteur ou le poste qui vous conviendra le mieux. Je vous invite également à me laisser une liste des affaires que vous souhaitez récupérer à votre domicile, ou devrais-je dire ancien domicile, afin que nous les rapatriions dans votre chambre. *Danke*, Daniel, et encore désolé de ce changement radical dans votre vie. Je suis convaincu que, grâce à vous, nous avons fait un pas de géant ! » Il me sert la main vigoureusement, l'air embarrassé pour moi, avant de quitter son bureau sans se retourner. Andy s'approche de moi pour que je le suive au bureau des ressources que nous qualifions dans le temps d'humaines.

De nouveaux couloirs, de nouveaux laboratoires, et toujours ce stress omniprésent. J'entre dans le bureau des RI, dans lequel d'autres Andy mais à l'apparence plus humaine saisissent sur leurs ordinateurs à une vitesse défiant toute concurrence. « *Herr* Daniel Schritt, *bitte* », entends-je depuis un bureau éloigné, sur lequel une lumière verte était allumée. Je m'installe devant cette silhouette aux gestes et expressions faciale et

corporelle tellement convaincants que je l'aurais assurément prise pour une femme dans la rue.

« Bien, *herr* Schritt. Nous avons condensé vos données publiques, à savoir votre état civil, votre parcours scolaire et vos expériences professionnelles. A ce stade du regroupement d'informations, il m'est difficile de vous affecter à un poste ou une équipe, vu que nous travaillons surtout dans des secteurs technologiques de pointe. Bien que nous disposions également de postes en lien avec le fonctionnement d'une grande entreprise, mais dont les rôles sont assignés aujourd'hui à des machines, je suis actuellement dans une impasse. C'est pourquoi nous sommes ici, vous et moi, pour apprendre à davantage vous connaître dans des domaines plus privés, desquels nous pourrons déceler quelque pépite à exploiter. Qu'en dites-vous ? »

Pour une fois qu'une femme, même avec un cœur en graphène pur, s'intéresse à moi, je ne vais clairement pas refuser ! Je lui parle de mes trois passions, m'écoute avec attention, mais conclut qu'elles non plus pourraient ne pas être utile à un métier humain ici. Nous évoquons ma présence et la découverte en lien avec mon souvenir modifié, et il lui vient une idée :

« Que diriez-vous de vous former à un métier technologique ? Y aurait-il une branche que vous auriez aimé avoir étudié dans votre jeunesse ou votre carrière ?

- Maintenant que vous le dites, j'aurais aimé approfondir mes connaissances en physique quantique. Je connais uniquement ce que l'on apprend à l'école, mais n'ayant pas pu faire d'études supérieures, oui, j'aimerais bien.
- Parfait, je vous inscris à un programme d'auto-formation accessible depuis la télévision de votre chambre. Vous intègrerez l'équipe du Professeur Plankenstein au niveau 4. Voici un badge programmé avec les accès dont vous avez besoin, à savoir votre chambre et le laboratoire du professeur. Avez-vous d'autres demandes, *herr* Schritt ?
- Oui, comment sont organisées les journées de travail ?
- Dès demain, votre télévision s'allumera avec votre planning de la journée. Vous verrez le calendrier du professeur et négocierez avec lui les temps de formation qu'il vous allouera. »

Je la remercie, après lui avoir donné intérieurement le doux nom d'Andrea. Je vais enfin avoir le droit de connaître le nom des personnes travaillant ici, étant donné que je suis un tantinet condamné à ne pouvoir sortir… Cela va être dur, au début, d'appeler Papa Schultz et Okun par leur vrai nom ! Je remonte à ma chambre, allume la télévision et consulte le calendrier du laboratoire de physique quantique du professeur Plankenstein. Je descends au niveau 4, ouvre la porte avec mon badge et me présente au professeur.

« Ah, oui, je viens d'être averti de votre venue. Bienvenue dans mon équipe, Daniel ! Ici, comme vous le savez, nous traitons de sujets en lien avec la physique quantique, pour élaborer de nouvelles applications des découvertes qui sont faites à travers le monde. J'ai cru comprendre que vous étiez un novice dans le domaine. Mon équipe me satisfait grandement en ce moment, je vous laisse donc deux semaines pour acquérir les connaissances de base dans votre chambre. Je recevrai directement le résultat de vos évaluations, et nous referons un point d'ici-là. »

Avant de me renvoyer dans mes quartiers, il me présente chaque membre de son équipe, tous dans une spécialité très pointue de la physique :

théorie des cordes, intrication, classification des particules, réécriture de la Loi pour coller à chaque découverte… Je n'ai rien retenu sur le moment, j'ai retrouvé leur fiche de poste directement sur ma télévision.

Durant ces deux semaines, j'ai la matière grise qui en a vu de toutes les couleurs ! La physique quantique est passionnante, et je suis surpris que personne aujourd'hui n'ait trouvé de Loi l'unifiant à la physique relativiste, branche qui définit les atomes et les étoiles. Probablement, comme avec les souvenirs, n'est-ce qu'un problème d'angle d'approche… Je n'ai rien demandé à faire ramener de mon ancien logement, juste à avoir un vélo d'appartement pour me maintenir en forme. Mes mouvements sont limités dans l'enceinte de l'édifice, dont je ne sais toujours rien, je ne peux guère exercer le footing dans les couloirs. Grâce à mes accès et aux informations disponibles sur la télévision, je sais désormais que Papa Schultz s'appelle en réalité Jurgen Bachmeister et Okun, Otto Kuhn. Pour ce dernier, la coïncidence est troublante… J'ai aussi appris dans un des manuels internes que les androïdes n'ont pas de nom, hormis leur code de fabrication, mais apprennent au contact de leurs interlocuteurs pour connaître la manière dont ces derniers s'adressent à eux. De facto, si je m'adresse à l'un deux en lui disant

Andy, il comprendra que je m'adresse à lui. Aussi, vu que les capteurs d'intention ne nécessitent pas de dialoguer avec les machines directement, cette fonctionnalité est tombée en désuétude.

Je reçois un message d'invitation de la part du professeur Plankenstein sur la télévision, et descends au niveau 4.

« *Hallo* Daniel, ravi de vous revoir. Vos résultats sont encourageants, vous avez assimilé en deux semaines le programme théorique d'une année entière, toutes mes félicitations ! Je sens des facultés et des facilités avec la théorie des cordes, je vous invite dès aujourd'hui à partager le travail de Gunther. Il vous attend. »

J'entre dans le bureau de Gunther, rempli de machines reliées par des fils dans tous les sens et séparées par des écrans holographiques sur lesquels des données incompréhensibles pour le commun des mortels que je suis défilent en continu. Au milieu de tout cela, et dans une obscurité prononcée, se dresse une forme à la posture légèrement contorsionnée et aux cheveux semblables à ceux de Bob Marley. Une pensée synesthésique m'a fait sentir une fragrance de tétrahydrocannabinol pendant une fraction de

seconde, mais peut-être n'était-ce pas une pensée synesthésique…

« Yo, Dany ! *Ich bin* Gunther, mais tu dois déjà le savoir. Alors comme ça tu t'intéresses à la théorie des cordes ? Cool ! *Kommen*, approche, je vais te montrer ce que je fais ici, tu vas kiffer grave ! Et, entre nous, ici c'est le meilleur poste de ce département… »

V – Cette théorie tient-elle debout ?

Le lieu de travail de Gunther doit être au moins quatre fois plus petit que ma suite, avec un espace pour circuler entre les machines qui m'interdit de prendre du poids. Le vrombissement des ordinateurs et la chaleur dégagée nécessiteraient une meilleure ventilation de l'espace, j'en parlerai à l'occasion à Plankenstein.

Gunther s'éclate à m'expliquer tout ce qu'il fait depuis maintenant 6 ans, comment il exploite la puissance de processeurs quantiques montés en parallèle pour étudier, théoriser et chercher à valider la « forme » de la physique quantique et des particules la constituant. Car oui, la physique quantique a beau avoir de nombreuses applications, des transistors électroniques au laser en passant par les microscopes à effet tunnel, son étude reste théorique car non observable directement.

« C'est comme les caissons du N-QuEx, en quelque sorte ? On ne peut tenter de comprendre son fonctionnement qu'en étudiant les témoignages des gens ?

- Oh mais t'as tout à fait raison, Dan ! A la différence près que le principe d'incertitude d'Heisenberg, à savoir déterminer la vitesse ou la position d'une particule ne peut pas s'appliquer, vu que l'on n'a pas accès aux particules…
- J'ai à l'esprit que chaque détail d'un souvenir modifié est assimilable à une particule observable, dont l'état théorique est le vécu original. » Et je commence à lui expliquer mon idée, avec le souvenir dans sa globalité tel un noyau d'atome, les détails ce qui résulte d'un collisionneur, le tableau théorique les souvenirs originels, l'analyse de la collision le résultat du noyau explosé.
- Nan mais sérieusement, man, t'as jamais fait d'études avant de venir ici ? T'es un pur génie !
- Oh, je dirais que mon « super-pouvoir » c'est de résoudre les affaires avant les enquêteurs dans les séries policières, donc comparer et lier des choses qui ne semblent pas s'emboiter au premier abord.
- Tu vas t'asseoir ici, je t'ouvre une session de travail sur l'ordinateur quantique, si t'as besoin de quoi que ce soit…

- Simplement du papier et des stylos, s'il te plaît. Je suis un peu *old school*… »

Et me voici en acolyte de Bob "Gunther" Marley à appliquer la théorie des cordes au N-QuEx. Les premières minutes ont raison de ma nouvelle compétence, qui s'avère être une accumulation massive d'incompétences ! Gunther est fier de m'expliquer comment utiliser les logiciels qu'il a développés, comment ajuster les variables des théories en mémoire, et pourquoi pas créer de nouvelles approches théoriques.

Ma nouvelle vie se découpe ainsi : le matin j'acquière de nouvelles connaissances sur ma télévision tout en pédalant sur le vélo d'appartement ; l'après-midi je travaille avec Bob, soit sur mon idée, soit sur ses travaux. Les jours de repos sont assez ennuyeux, je ne peux même pas prendre l'air. J'ai demandé un rendez-vous avec Jurgen pour avoir une autorisation de m'aérer, dans une zone limitée, je n'ai pour l'instant aucun retour. L'atelier n'est accessible qu'à certaines heures, cela évite d'une part les heures supplémentaires, d'autre part les intrusions. Je dois donc bien anticiper quand lancer mes simulations sur le programme de Bob

pour être le plus efficace possible, idéalement le soir avant de partir.

Au contact de Bob, j'en apprends bien plus que pendant mes leçons télévisuelles. Je me rends compte que, quelle que soit l'approche théorique, qu'il s'agisse des cordes, des anneaux, ou d'autres plus ésotériques à 11 dimensions, certains phénomènes comme l'intrication, à savoir le lien entre deux particules indépendamment de la distance qui les sépare, restent inexplicables. « J'ai entré en mémoire toutes les théories développées actuellement, et aucune n'est complète », m'explique-t-il.

- Je sais que je ne m'y connais pas encore beaucoup dans ce domaine, mais je constate que l'angle d'attaque de toutes les théories est le même : on part du macroscopique pour aller vers le microscopique. Personne n'a jamais proposé un départ depuis l'autre côté, partir du « rien » pour aller vers le microscopique ?
- T'entends quoi par le « rien » ?
- Ben, l'énergie ? Aucune formule ne l'inclut dans ses équations, hormis pour des équivalences avec la masse.
- Tout simplement parce qu'aujourd'hui, et malgré 200 ans d'expérimentations et de

théorisation, on ne sait toujours pas ce que c'est, on ne sait ni l'observer ni la mesurer, hormis dans des cas où elle interfère avec le monde « visible » comme la chaleur, les ondes radio ou la lumière. C'est ce qu'explique la thermodynamique » Il commence à réfléchir et à faire les cents pas dans le bocal qui lui sert d'atelier, ce qui doit faire l'équivalent d'une cinquantaine d'allers-retours. « Tu te rends compte que ce que tu viens de dire là, ça va m'obliger à réécrire une très grande partie de mon outil ? Je risque d'en avoir pour des mois de taf !!! »

Et voilà que je commence à chambouler le système à peine un mois depuis mon enlèvement. Je continue mes formations, en me spécialisant sur tous les modules en lien avec l'énergie et la thermodynamique. Bob avait raison, on ne sait rien hormis ce qu'il se passe quand ça touche directement le monde des atomes, et les déductions de ces observations sont autant parcellaires que contradictoires.

En attendant que Bob ne réécrive son outil, aussi enthousiaste qu'agacé soit-il, je continue

mon travail sur de simples feuilles de papier, ce qui n'est pas aussi bien pour les animations tridimensionnelles que ce qu'offre l'écran holographique. A chaque mise à jour de son programme, je retranscris, dans la mesure du possible, mes notes.

« Tu me fais galérer de ouf, man ! Si avec tout ça, tu décroches un Nobel, j'en demande au moins 50% ! »

Sa programmation s'appuie sur des estimations empiriques de la nouvelle approche, simulant de manière aléatoire des propriétés de l'énergie en vue de correspondre avec les observations recensées depuis quelques siècles.

« Je tourne en rond depuis des jours, malgré les valeurs et le nombre de dimensions, je n'obtiens rien d'approchant.

- As-tu essayé de travailler sur des résultantes ? Comme la fumée qui résulte d'une combustion incomplète, peut-être que ce que l'on observe n'est pas le résultat d'une équation mais ce qu'il en reste à la fin…
- OK, et comment je m'y prends, *herr* Je-retourne-tout-à-l'envers ?

- Imagine comme de l'origami. Ta feuille est en 2D mais en la pliant, tu obtiens une forme en 3D, ainsi que des propriétés différentes car ta résultante t'a rajouté une dimension. Là, pour une énergie, on peut imaginer qu'elle dispose de N dimensions que l'on replie sur elle-même, non pas en rajoutant mais en supprimant des dimensions. Et ainsi voir ce qu'il en résulte.
- Ça ressemble à un effondrement ou une implosion, ton histoire…
- Exactement. Que devient une énergie qui s'effondre sur elle-même ? Quelle forme prend-elle ? Quelles propriétés acquière-t-elle ?
- T'es un grand malade d'imaginer ça. Mais si tu as raison, et uniquement si tu as raison, je demande 60% du prix Nobel ! »

Et nous continuons à griffonner, coder et simuler. Dans mes formations, je découvre la théorie mathématique des nœuds, qui ressemble fortement à un circuit fermé qui tourne en boucle, et en parle à Bob qui rajoute les modèles existants à son programme.

Les jours et les semaines passent. Je ne croise presque jamais personne dans les couloirs entre ma chambre et le laboratoire. J'ai obtenu ma licence en méthode accélérée de laborantin en physique quantique. Jurgen m'a finalement octroyé une autorisation pour monter sur la terrasse du toit, qui ne dispose que d'un accès, pour m'aérer, uniquement en fin d'après-midi après le travail et avant le diner. Que cela fait du bien de respirer un air plus naturel que celui climatisé de l'édifice ! J'admire le paysage qu'il m'est donné de voir : des toits, des aérateurs, des antennes, quelques oiseaux, beaucoup de champs, des habitations au loin. Alors que j'emplis mes poumons, j'entends la porte d'accès s'ouvrir.

Lin !

VI – Qui se serait attendu à cela ?

Le temps se fige. Je m'accroche à la balustrade pour ne pas tomber. Les questions affluent dans mon crane. Je suis tiraillé entre l'enlacer, l'inonder de questions, me pincer pour savoir si je rêve ou pas. Finalement, je fais les trois, mais pas dans cet ordre.

« *Hallo*, Daniel ! Moi aussi je suis contente de te revoir. Je répondrai à toutes tes questions, mais il y a des choses dont je dois te parler en priorité. »

Son ton solennel refroidit mes ardeurs. On s'assied contre la rambarde, dos au soleil. Le petit air de fin d'après-midi d'automne rend cet instant des plus plaisants.

« Je suis arrivé ici une dizaine de jours avant toi. J'ai appris les circonstances de ton internement un peu plus tard, par les ragots de mes collègues du laboratoire de physique relativiste. A ce propos, j'ai cru comprendre que c'est à cause de toi que nous n'avons plus le droit de sortir ? Je ne te remercie pas !!! Mais ce n'est pas de cela dont j'aimerais m'entretenir avec toi. »

Voilà que la seule personne qui avait un minimum d'importance dans mon ancienne vie me reproche d'avoir gâché la sienne… Quel coup du sort ! Ma chance avec la gent féminine est au trente-sixième dessous, même sur le toit d'un bâtiment.

« Ta découverte dans nos souvenirs a renversé l'organisation de toute l'infrastructure, ainsi que l'orientation et les objectifs des laboratoires. Dans notre domaine, on travaille sur le rapport entre l'espace et le temps. Je sais que tu bosses avec Gunther car il intervient aussi sur nos logiciels de simulation. Il parle parfois de toi, et notamment de ta nouvelle idée de modélisation de la physique quantique à partir de l'énergie. Figure-toi qu'on a passé la dernière mouture de son logiciel avec nos données, et nous sommes arrivés à des conclusions dont nous ne pouvons pas parler pour le moment.

- Mais tu m'en parles quand même à moi ?
- Tu es indirectement à l'origine de notre découverte. Le simulateur valide toutes les observations qui contredisent la Relativité Générale d'Einstein, et en poussant les simulations encore plus loin, nous avons fait une découverte qui peut littéralement changer la face du monde. Si

cela se savait, nous ne serions pas à l'abri d'un nouveau conflit planétaire !

- Tu commences à me faire peur, là…
- Avant de t'en parler, tu dois me jurer de le garder pour toi. Même les appareils de détection d'intention ne doivent pas capter l'information. Je t'expliquerai comment faire.
- Bien sûr, je te le jure !
- Bien. On se recroisera, je sais que je te trouverai ici à ces heures-ci. Le diner ne va pas tarder, je pars d'abord. A très bientôt, Dani ! »

Elle se lève, ouvre la porte, me tend un dernier regard indescriptible avant de la refermer. Je reste comme deux ronds de flan, assis sur le toit de mon monde ; l'atmosphère s'est rafraichie, autant par l'heure avancée que par ces retrouvailles inattendues et ces déclarations. Les questions que j'avais envie de lui poser ont toutes été remplacées par des hypothèses pouvant compléter son silence. Je retourne dans ma chambre, en me cognant à tous les murs tellement je ne suis plus présent à ce que je fais. Mon diner refroidit alors que je reste stoïque devant la télévision, qui me regarde plus que je ne la regarde.

Le lendemain, je retrouve Bob, car je préfère l'appeler Bob, et commence lui parler de Lin et du laboratoire de physique relativiste.

« Oui, ça m'arrive de leur filer un coup de pouce avec mon simulateur. Tes dernières modifications leur font faire des bonds de géant dans leurs travaux !

- Tu as des échos de ce sur quoi ils bossent ?
- Non, les labos sont isolés, seuls les professeurs et les hautes autorités ont accès à tous les résultats. Je ne fais que l'installation du logiciel, nous sommes tous tenus au secret de nos activités. »

Cela me met la puce à l'oreille, et l'ampleur du secret que souhaite me confier Lin m'indique qu'elle risque littéralement sa vie en venant me parler.

Après le travail, je monte sur le toit, dans l'espoir de la revoir. Les secondes semblent défiler comme des heures. Je tourne en patatoïde, à défaut de pouvoir tourner en rond. Je m'inquiète autant des risques qu'elle prend que de ce qu'elle souhaite me révéler. Soudain, mon manège est interrompu par la porte qui s'ouvre. Elle court

vers moi, m'enlace quelques secondes, me tient les mains en reculant et repart en courant, sans mot dire. Dans la paume de ma main, un morceau de papier avec quelques symboles d'une formule mathématique que je ne connais pas. Je le garde précieusement et retourne dans ma chambre. Ce manège aura duré plusieurs semaines, de manière irrégulière pour ne pas éveiller les soupçons. A chaque fois, son visage était de plus en plus triste et désespéré. J'ai tenté dans mon coin de reconstituer le puzzle dont elle me donne une pièce à chacune de nos retrouvailles. Je n'effectue aucune recherche sur le réseau sécurisé. Mes connaissances actuelles ne me permettent pas de comprendre son message. Et je ne peux en parler à personne. La poisse !

Cela fait maintenant une semaine qu'elle ne me rejoint plus sur le toit. Mon inquiétude grandit. Bob me dit ne pas l'avoir croisée lors de la dernière mise à jour de son logiciel de simulation la veille. Je ne sais toujours pas si elle a eu le temps de me transmettre toutes les pièces de son secret. Cela se ressent dans mon travail, je multiplie les erreurs et dois relancer plusieurs fois les simulations, faisant perdre du temps à l'équipe. Plankenstein m'a demandé ce qu'il se passait, j'ai justifié d'une fatigue et d'un passage à vide, une nostalgie du monde extérieur. Cela m'a sauvé la

mise cette fois-ci, mais l'excuse ne marchera pas à tous les coups.

Mes inquiétudes se dissipent avec le temps. La qualité de mon travail retrouve son niveau des premiers mois. Nos simulations avancent à grands pas, et mélanger effondrement énergétique et théorie des nœuds donne des résultats hallucinants. Inopinément, Plankenstein entre dans notre bocal pour nous ordonner de le suivre à une réunion exceptionnelle. Surpris, nous le suivons jusqu'à une immense salle de réunion, dans laquelle l'intégralité des humains travaillant dans les différents laboratoires, ainsi que l'ensemble de la hiérarchie, est présent. Nous nous asseyons là où notre nom est inscrit. Cela fait presque six mois que je bosse ici, et j'apprends à l'instant qu'il y a mon nom à une place dans une immense salle de réunion. Une fois tout le monde assis, les portes se ferment. Lin est absente, et toutes les places sont occupées. Mes inquiétudes reviennent. Jurgen, le *Kommandant* Bachmeister, prend la parole.

« Chers collaborateurs, merci d'avoir tous répondu présent à cette assemblée exceptionnelle. Pour vous donner un ordre d'idée, la dernière a eu lieu il y a 8 ans, la plupart d'entre vous ne travaillait pas ici. Nous sommes face à un

tournant historique, et comme cela va nous impacter tous, il était plus simple de vous en parler directement. »

Il rassemble quelques notes sur son bureau. Un ange passe. Même si les professeurs ont accès à certaines informations, ils sont aussi interrogateurs que les techniciens.

« Il y a un mois, nous avons reçu les derniers résultats de vos différents secteurs de recherche. Par mesure de précaution, nous avons isolé certaines parties des formules trouvées et fait analyser par des laboratoires extérieurs indépendants, avant de regrouper leurs conclusions. De ce fait, ils ne savaient pas dans le détail ce sur quoi ils travaillaient. Unanimement, leurs vérifications tendent vers la même conclusion. Laissez-moi vous présenter l'ensemble des formules dont nous disposons. »

Un écran holographique géant s'allume au milieu de la table circulaire autour de laquelle nous sommes rassemblés. Une dizaine de formules mathématiques très complexes s'affichent ; la dernière contient des blancs. Et là, mon sang ne fait qu'un tour.

« Vous devez reconnaitre les formules que vous nous avez transmises. Individuellement, elles n'expliquent qu'une partie de notre Univers. Ensemble, elles annoncent la découverte que je m'apprête à vous annoncer. Si nous arrivons à compléter la dernière formule avec certitude, nous aurons compris le fonctionnement du N-QuEx. »

L'audience est tenue en haleine, personne ne tient en place, les chuchotements emplies de spéculations envahissent la salle. Le silence est requis.

« Messieurs-dames, un peu de calme, je vous prie. Je vous informe également que cette salle est dépourvue d'appareil d'écoute et d'intention, donc tout ce que nous dirons ici ne sera pas utilisé par les androïdes et les ordinateurs quantiques. Merci. Comme je vous le disais, la confirmation de la dernière formule n'est qu'une question de temps, la tache étant complexifiée par le décès de son auteur. » Lin ! Je me sens m'effondrer sur place. Mon esprit s'embrume, Bob me retient de tomber de ma chaise et me prie de prendre sur moi. « Mesdames et messieurs, le caisson ne simule pas des souvenirs alternatifs, mais transporte la conscience temporairement dans un univers parallèle ! »

Tollé général ! Exclamations véhémentes ! Déni total ! Insurgences ! Ceux qui tentent de sortir de la salle sont retenus par les gardes. Dans ces circonstances, le silence n'est pas immédiatement exigé, la réaction de l'auditoire étant parfaitement compréhensible. Chacun a le droit d'exprimer sa surprise. Je suis encore sous le choc de la mort de Lin, tout ce tintamarre me passe loin au-dessus. Après quelques minutes d'excitation, une forte voix demande à nouveau le silence et à chacun de regagner sa place.

« Imaginez les réactions si cette déclaration devenait publique, sachant que vous êtes les esprits les plus rationnels de notre nation ! Il était important que vous viviez cette petite expérience pour bien comprendre les enjeux qui nous attendent tous. A l'heure actuelle, aucun gouvernement n'est au courant de ce que je viens de vous annoncer. Je vais remettre à chacun de vous toutes les formules sur papier, nous avons déjà reprogrammé les détecteurs d'intention afin qu'ils filtrent les pensées directement liées à ces formules. Rien ne sera stocké sur les ordinateurs centraux jusqu'à nouvel ordre. De la même manière, comme vous êtes déjà tous consignés ici sans communication possible avec l'extérieur, cette situation est prolongée ; nous nous chargeons de prévenir vos proches, sous prétexte

d'une quarantaine sanitaire. Nous vous offrons le reste de la journée dans vos quartiers pour prendre le temps de digérer a minima la nouvelle. Vous pouvez disposer, et merci encore pour votre implication. »

Les gardes s'écartent pour nous laisser franchir les portes de la salle de réunion. Nous repartons vers nos quartiers personnels avec la feuille contenant les formules. Je suis encore sous le choc de la mort de Lin, bien que cela fit partie des hypothèses qui m'ont traversé l'esprit. Je n'ai pas le recul nécessaire pour me demander si cette annonce est véridique ou purement officielle. Je m'allonge sur mon lit, amorphe, choqué, hagard, perdu. Je m'endors d'épuisement.

Je me réveille au milieu de la nuit, légèrement remis de mes émotions. Je prends une douche bien froide pour me remettre les idées en place. Je me fais livrer une double infusion de tilleul, et un anxiolytique. J'allume la télévision, les messages de colère et de déni des collaborateurs saturent la messagerie. C'est prometteur : il leur reste 3 étapes pour finir leur deuil… Je reprends la feuille des formules que l'on nous a remise hier ; bien évidemment, je n'y comprends rien. Je regarde la dernière formule, encore moins compréhensible

que les autres à cause des trous… Des trous ? Des formules… Des morceaux de formule… Lin !

VII – Comment ne pas avoir peur ?

Je suis un trop grand émotif, il faudra un jour que je pense à consulter. Sans cette caractéristique envahissante, j'aurais compris bien avant ce que Lin me donnait lorsque l'on se retrouvait. Je récupère les bouts de formule et la feuille remise plus tôt, et fonce sans éveiller les soupçons sur le toit. C'est peine perdue, il y a bien trop de vent pour faire tenir les morceaux…

Je recommence le lendemain, cette fois-ci armé de ruban adhésif. Je ne comprends rien. Il y a huit espaces à compléter dans la formule, soit plus de quarante-mille combinaisons possibles, en admettant que les papiers de Lin soient corrects. Je suis bien embêté, et tiraillé entre en parler à une personne de confiance, et à première vue je n'en vois pas dans mon entourage, et avaler les morceaux de papier. Je redescends au laboratoire après ma pause et demande à Bob de me créer un logiciel de complétion de formule « avec la possibilité de renseigner les morceaux à insérer et lancer la validation.

- Yes, man, j'ai déjà créé ce *soft*. Je te rajoute la fonction pour saisir les pièces du puzzle qui pourraient compléter. »

Cela lui a pris quelques jours. Maintenant que je commence aussi à monter en compétences, je suis parvenu à copier le logiciel dans un espace local de l'ordinateur, isolé du serveur central. J'entre la dixième formule et les papiers de Lin en mémoire, et je laisse tourner. L'opération est fastidieuse, malgré la technologie quantique et le traitement en parallèle. La stabilité de la formule est donnée sous forme de probabilité approximative, il faudrait savoir exactement dans quel domaine de la physique l'appliquer. De mémoire, elle travaillait au laboratoire de physique relativiste. Je demande à Bob de modifier le logiciel pour intégrer les règles existantes dans tous les domaines physiques connus, et établir des comparaisons plus avancées, cela évidemment avant d'avoir testé la myriade de possibilités et perdu du temps inutilement. Après une bonne semaine de travail, il me livre le logiciel à jour. Pendant les interminables heures de tests officieux, j'avance officiellement sur notre théorie quantique avec Bob.

Cela fait maintenant un mois que la réunion de crise a eu lieu, que le secret est toujours

conservé entre nos murs, et que les doutes sur les révélations continuent de planer pour les plus sceptiques des confrères, à savoir une très large majorité. Cela fait des décennies que des théories multiverselles, en lien avec des univers multiples ou parallèles, sont élaborées par chercheurs, des artistes et des écrivains. Paradoxalement, celle affirmant qu'il existe autant d'univers que de décisions prises est, aux dires des instances de l'époque, la moins plausible, et avait totalement été abandonnée de l'art de la science-fiction dans les années 2040, au profit d'autres approches plus scientifiquement admises, mais que même aujourd'hui j'ai du mal à comprendre.

Pendant que nous nous escrimons à user nos ciboulots pour un monde qui se souhaiterait meilleur, les actualités de ces derniers temps, dont la scène a lieu par-delà les barbelés, ne sont guère réjouissantes. Les conflits internationaux prennent de l'ampleur, allant jusqu'à paralyser les approvisionnements en énergie et matières premières ; la pénurie de sel de thorium oblige une baisse généralisée de la consommation électrique ; l'accumulation des déchets spatiaux multiplie les accidents dans les transferts de ressources et de personnes vers la Lune et Mars ; la surface des terres agricoles a été divisée par 20 depuis 75 ans ; les lignes frontalières sont

redessinées quasiment tous les ans, rendant les atlas obsolètes quotidiennement. Je me dis que je ne suis pas si mal dans ma cage dorée, mais j'ignore concrètement si ce que je fais ici pourra donner un sens à toute cette *Scheisse*.

Plus les calculs avancent, plus je me demande quelles conséquences cette formule aura sur le monde que je connais, qui est certes loin d'être idyllique, mais que je crains devenir pire ! Le coefficient de Gini, qui indique la répartition des richesses, tend de plus en plus vers 1, alors qu'il était proche de 0.3 il y a 50 ans en Allemagne. L'avènement de la bombe atomique au siècle dernier avait creusé les inégalités sur le plan militaire, je n'ose imaginer les exploitations possibles des mondes parallèles. Je me rassure en me disant qu'aujourd'hui, il ne s'agit que d'un transfert de conscience temporaire, mais demain sera-t-il possible de rendre ce transfert permanent ? A-t-on déjà eu dans notre monde des transferts de conscience temporaires ? J'essaye au maximum de ne pas y penser, mais je ne peux ignorer que les résultats de la simulation mathématique changeront la face du monde à jamais. Albert Einstein était trop pacifiste pour anticiper l'utilisation militaire de la fission nucléaire, et bien que je n'aie aucun dessein belliqueux, je sens poindre en moi une folle envie

de tout envoyer paître et de me jeter par la fenêtre, si tant est que nous ayons des fenêtres !

« Dani ! Dani ! *Hilfe* ! » hurle à voix basse Bob, en me secouant par les épaules, me coupant de facto dans mes idées suicidaires. « Viens avec moi sur le toit, tout de suite maintenant ! » Et il m'y traine sans lâcher mes épaules…

Bob fait les cents pas sur le toit, les dreadlocks au vent, ce qui fait nettement moins de tours du fait que l'esplanade est bien plus grande que le bureau. Il se ronge les ongles et les sangs, marmonne dans sa barbe de trois jours et transpire à perturber un hygromètre. J'attends patiemment qu'il daigne se calmer et s'adresser à moi entre quatre yeux, car je comprends parfaitement ce qu'il ressent : je réagirais probablement à l'identique si j'avais finalisé la formule de Lin.

« Dani… Soit on réécrit l'intégralité de l'Histoire de la Physique, soit on est condamnés au bûcher pour hérésie. » Il s'assoit au sol, le dos sur la porte d'accès, les bras ballants, les yeux vers le ciel. Je l'accompagne et l'écoute. Il m'explique, le regard ailleurs, que ma théorie quantique est en mesure d'expliquer l'intégralité des phénomènes observés et supposés, que le bestiaire des

particules quantiques est totalement erroné, que les formules de Planck, Einstein, Galilée ou Newton sont à comparer à des châteaux de sable dans le milieu de l'architecture. Ses larmes trahissent autant l'exaltation de la découverte que la peur d'une trahison académique. Je pose ma main sur son épaule, et des pensées similaires me font également pleurer. Nous nous tenons ainsi plusieurs minutes, déchirés entre excitation et torpeur. J'ai envie aussi de partager mes inquiétudes sur la dixième formule, quasiment complétée, lorsque la porte d'accès s'ouvre brusquement et nous projette en avant, laissant une douleur dorsale à même de nous remettre quelques esprits en place.

Jurgen !

VIII – Tout ça, pour ça ?

Bob et moi nous trouvons comme deux ronds de flan face à notre super-supérieur. Nous ne nous attendions pas du tout à ce qu'il vienne ici, bien que nous ignorions tout de ce qu'il fait de ses journées. En le regardant, nous constatons que lui aussi, dégouline d'inquiétude.

« Messieurs, ravi de vous trouver, nous devons parler. » Il nous conduit à la fameuse salle de réunion, lieu à l'origine de nos angoisses et tristesses récentes. La salle est immense, et ce sentiment de grandeur s'accentue de notre faible nombre.

« Je ne vais pas couper les cheveux par quatre chemins. Je sais que vous travaillez sur des sujets qui peuvent bouleverser la Science, que vous tenez pour le moment secret. Si je suis au courant, c'est que l'esplanade du toit possède toujours un très ancien détecteur d'intention, officiellement obsolète, mais qui peut toujours mesurer les émotions des interlocuteurs, auxquelles j'ai accès. Et si nous sommes ici tous les trois, c'est que vos peurs sont totalement justifiées. » Il nous tend une feuille de papier, contenant un message codé. « Je

n'ai bien évidemment pas les détails de vos découvertes, mais ce message que j'ai reçu hier m'indique clairement – même si ce n'est pas le cas pour vous – que nous ne sommes pas les seuls à émettre l'hypothèse des mondes parallèles. Certains pays ont même commencé des expériences pour détourner le caisson et transférer autre chose que des consciences. Heureusement, pour le moment, en vain. Officiellement. Vous deux semblez les plus brillants techniciens, tous départements confondus, et je souhaite que nous nous retrouvions ici une fois par semaine. Vous l'aurez compris, le toit n'est pas sûr à 100% pour échanger. Et je tiens, pour le moment, que personne d'autre ne soit au courant. Il en va de la Sécurité Internationale, voire interplanétaire. »

Nous nous regardons, Bob et moi, et nos regards trahissent nos pensées. Quelles informations devons-nous partager ? Qu'avons-nous à y gagner ? Jurgen est-il foncièrement honnête ? Sera-t-on responsable de l'utilisation de nos travaux dans un prochain conflit armé, et notre conscience peut-elle le supporter ? Un long silence emplit la vastitude du lieu ; nous avons même l'impression que nos songes résonnent par écho, comme les pas dans une cathédrale.

Jurgen se lève, et commence à marcher. « Je me souviens m'être trouvé dans la même position que vous, il y a une dizaine d'années, lors de mes travaux sur le caisson. Nous savions que nous faisions une découverte majeure, sans aucune idée des conséquences. Aujourd'hui, l'Histoire se répète, en pire. Car non seulement nous savons aujourd'hui comment le caisson procède, mais vos résultats pourraient donner des dimensions insensées à la guerre dans le monde. Ne nous voilons pas la face : la Paix n'est qu'un mot pour dire que personne ne se tape dessus, les tensions et coups bas sont toujours présents. »

Jurgen continue son laïus supposé nous rassurer et nous rallier à ses intérêts. Ce dernier produit surtout l'effet inverse ! Il n'a clairement pas d'intentions pacifistes, mais il est difficile de déterminer s'il souhaite maintenir cette Paix, pour un bien relatif, ou plier le reste de la planète, ainsi que les colonies extra-terriennes, sous son joug.

« Peut-on prendre un temps de réflexion, *Herr Kommandant* ? » demandé-je innocemment.

- Evidemment. Même si, vous vous en doutez, votre latitude d'action est très restreinte. Je préfère que mes collaborateurs soient volontaires plutôt

que contraints. Je vous retrouve demain sur le toit, à la même heure. »

Jurgen sort de la pièce, certain que nous accèderons à ses attentes. « Je me roulerais bien un trois-feuilles », soupire Bob. Même si je ne fume pas, je serais d'accord pour qu'il le fasse tourner. « On ne peut clairement pas lui balancer nos résultats ! On est dans la *Scheisse* jusqu'au cou !

- Bob, » en mettant à nouveau la main sur son épaule, et en m'assurant que personne ne viendra ouvrir la porte, « on est dans la meilleure place pour en parler. J'ai quasiment trouvé la dernière formule qu'on nous a donnée il y a deux mois.
- *Hure* ! J'y crois pas, comment t'as fait ?
- Tu te souviens des évolutions que je t'ai demandées sur ton simulateur de formules mathématiques ? Je t'ai fait croire que c'était pour des tests de validation de l'approche quantique. En fait, j'ai pu obtenir des pièces manquantes pour finir le puzzle, mais il me manquait l'ordre et le contexte.
- Je comprends mieux. Et pourquoi personne n'est au courant, pas même bibi ?

- J'avais copié ton outil localement, hors du réseau. A l'heure actuelle, il a déjà testé et comparé 90% des 40000 combinaisons possibles dans toutes les sciences connues. »

Un nouveau silence s'installe. Le cerveau de Bob est probablement en train de créer des émotions inconnues du film d'animation *Vice-Versa 3* et des travaux de Robert Plutchik, à frôler la rupture d'anévrisme. Son visage se décompose, ses dreadlocks se défrisent à vue d'œil, les auréoles de transpiration sous ses aisselles se sont jointes au niveau des lombaires, et il a dû perdre une douzaine de kilogrammes en brulant le peu de graisse qu'il détenait par le stress. Je n'ai pas la possibilité de me regarder à cet instant, mais mon apparence ne doit guère être plus valorisante.

Si nous faisons le bilan de ces trente dernières minutes, nous pouvons résumer que nous détenons à nous deux assez de secrets pour provoquer l'éradication de la population de notre monde et d'autres mondes, persuadés que ceux qui souhaiteraient en tirer bénéfice ne le feront pas pour le bien-être de l'humanité. Bob et moi devons rigoureusement accorder nos violons sur nos travaux et le discours que nous tiendrons

hebdomadairement à Jurgen, envers qui j'ai de moins en moins envie de penser par son prénom.

Pendant que je suggère cela, j'ignore pour quoi et pour qui je prends autant de pincettes. L'humanité est indubitablement condamnée, l'intégralité de notre Savoir tombera forcément dans l'oubli, nos vies n'ont aucune importance et personne ne nous pleure depuis que nous sommes séquestrés ici. La Terre continuera de tourner autour du Soleil, lui-même autour du centre de la Voie Lactée et Andromède fusionnera dans quelques centaines de millions d'années avec notre galaxie, dans l'indifférence générale. Sur la fin de sa vie, le Soleil deviendra une géante rouge qui brulera tout jusqu'à l'orbite de Mars, alors à quoi bon se soucier de l'avenir ? Mais non, je ne deviens pas du tout pessimiste…

Nous partons chacun vers nos quartiers résidentiels. Je m'affale sur le lit, je repense à Lin, à cette injustice généralisée, cette perte de sens dans mon existence, qui n'était déjà pas prédominante. « Tout ça, pour ça » tourne en boucle entre mes deux oreilles, au point de me filer une migraine insupportable, que ni la douche froide ni la morphine de synthèse ne parviennent à atténuer. Je m'endors d'épuisement, sans aucune certitude de me réveiller le lendemain.

IX – Qu'ai-je à perdre ?

Bon, l'Univers a décrété que mon heure n'était pas encore venue, et par une impénétrable voie de conséquence, je me réveille, endolori, nauséeux, migraineux. Je passe par l'infirmerie pour tenir au minimum jusqu'à voir Bachmeister, et demanderai un repos de quelques jours. Les automates me diagnostiquent un déséquilibre général, mes constantes sont toujours constantes mais pas avec les bonnes valeurs. L'on m'injecte des cocktails de vitamines, de minéraux, d'oligo-éléments, d'antidépresseurs, d'anxiolytiques et d'amphétamines. Mes grands-parents se plaignaient des vaccins de leur époque, je ne sais pas si tout ceci est également bien pensé pour ma santé.

Je retrouve Bob sur le toit à la pause de l'après-midi, dans un mutisme assourdissant. Nous n'avons pas beaucoup parlé de la journée, encore sonnés de cette lourde responsabilité imposée par une dictature bienveillante. Bachmeister ouvre la porte d'accès, nous le suivons jusqu'à la salle de conférence.

« Bien, messieurs, quelle est votre réponse à la suite de notre discussion d'hier ? » Il ne doit pas considérer son allocution comme un monologue qui n'autorise qu'une issue. « Je n'ai pas besoin de vous indiquer ce qu'il vous, et nous par rebond, en couterait si vous veniez à conserver pour vous vos résultats. Mais je vous l'ai dit : j'aime que la collaboration soit volontaire. » Il doit avoir la mémoire courte pour ne pas se rappeler des circonstances qui m'ont amené à travailler pour lui, et probablement la majorité des techniciens ici aussi…

Bob s'apprête à donner son accord en bafouillant. Je me lève d'un bond, déchire mon t-shirt en regardant *Herr Kommandant* droit dans les yeux, et en répondant : « Plutôt mourir ! » Subjugation générale ! Personne ne l'avait vue venir, et je remercie les amphétamines de m'avoir donné le courage de retirer une pierre à l'édifice qui enkyste le monde. « Mais t'es cinglé !? », me chuchote Bob. « Vous ne cesserez jamais de me surprendre, *Herr* Schritt. » Les gardes automates m'alpaguent par les bras et me poussent dans une cellule ressemblant étrangement à celle qui m'a accueilli le premier jour, en me confisquant mon badge. Retour à la case départ, avec une épée de Damoclès supplémentaire au-dessus de la tête.

Plusieurs jours passent, avec pour seule attraction les allers-retours des Andy qui m'apportent les repas. Les migraines sont toujours présentes, et la lumière artificielle bourdonnante du siècle dernier accentue ma sensibilité. Peut-être espère-t-on que je craque et me soumette aux desideratas des fous qui nous gouvernent. Je tue le temps en dessinant des symboles sur les murs de ma cellule avec des cailloux.

Une petite voix se fait entendre au loin. « *Herr* Schritt ! *Herr* Schritt ! » C'est Otto Kuhn, le premier à m'avoir parlé ici-même il y a quelques mois. « Je suis profondément désolé que vous vous retrouviez ici, *Herr* Schritt. Votre laboratoire a été fouillé, vos collègues interrogés, les ordinateurs démontés pour récupérer le résultat de vos travaux. Je ne sais pas ce que vous avez trouvé, mais ils vous en veulent ! » Je lis la peine dans son regard, aurait-il lui aussi vécu des situations semblables dans le passé ? « Personne ne sait que je suis venu vous parler, je ne suis pas censé être ici mais écoutez-moi attentivement. Je ne remets pas en cause votre bravoure, loin de là, mais ce n'est qu'une question de temps pour que quelqu'un d'autre finisse vos recherches et leur transmettent ce qu'ils souhaitent. Nous vivons tous avec un couteau sous la gorge et la corde au cou, en équilibre sur un fil de nylon ; rares seront

ceux qui oseront les défier comme vous l'avez fait. S'il y avait réellement un Dieu, je prierais pour votre salut et l'exemple que vous nous donnez. C'est probablement la dernière fois que nous nous verrons, *Herr* Schritt. J'entends quelqu'un arriver. Adieu ! » Otto s'éloigne en courant au fur et à mesure que le bruit des bottes sur le sol en béton s'intensifie. « *Herr* Schritt, G*uten Morgen* !

- *Herr Kommandant*, je m'ennuyais de tout sauf de votre présence…
- Vous ne devriez pas considérer votre position avec trop de légèreté. Nous avons trouvé le logiciel de décodage de formule sur la session locale de votre ordinateur, mais nos meilleurs techniciens n'arrivent pas à comprendre comment l'exécuter. Et *Herr* Toddmann, que vous appelez plus familièrement Bob, est très doué pour les mener en bateau. Nous le soupçonnons d'avoir corrompu le programme afin que nous ne puissions y avoir accès. Nous voici donc dans une impasse, au même point que la dernière fois que nous nous sommes parlés. »

J'imagine que Bob et toute l'équipe va finir comme Lin. Je me sens désolé de la souffrance et des tortures qu'ils ont dû subir par mon

comportement qui ne fait que repousser une échéance inévitable.

« Nous ne sommes pas des tortionnaires expérimentaux comme nos ancêtres de la Seconde Guerre Mondiale. Nos ambitions ne sont ni eugéniques ni discriminatoires. Nous vivons tous sur une table de poker, et nous sommes seuls responsables de ce que nous faisons de nos cartes. *Ja*, parfois cela impacte le jeu des autres, et c'est la méthode la moins inhumaine pour limiter la population et asseoir notre stratégie que nous ayons trouvé. Quelque part, nous sommes tous les deux confrontés à la même réalité : si ce n'est ni vous ni moi qui sommes à nos positions actuellement, cela pourrait être n'importe qui, et c'est ce que peut confirmer le caisson. Imaginez, si certains événements étaient indépendants des protagonistes, de leurs choix ou de leur environnement. Imaginez comment tourner des événements à notre avantage, en réécrivant l'Histoire. Imaginez !

- Je n'imagine surtout qu'aucune de vos "imaginations" n'a pour but l'anticipation des conflits et la prévention des maladies, donc non merci : je fais tapis même si je n'ai qu'un *pfennig* et une paire de deux dans ma main. Mais peut-être que je bluffe ?

- Vous ne me prêtez que des intentions guerrières et militaires, cela m'affecte…
- Arrêtez votre baratin ! A la différence avec vous, je ne me voile pas la face : vous êtes un *Kommandant*, pas un moine bouddhiste. Oui, j'ai la dixième formule complète, et oui j'ai trouvé le Graal de la physique en reliant la Quantique et le Relativiste. Et non, je ne vous dirai rien, car rien de salutaire ne peut sortir de vous ou de cet édifice. Einstein aurait dû être moins naïf, cela nous aurait épargné quelques décennies de conflits stériles. Sérieusement, Jurgen, vous aimez vraiment notre monde ? Êtes-vous tellement obnubilé par votre réputation post-mortem que vous êtes prêt à obtenir comme épitaphe « Ci git le plus grand dictateur de l'Histoire de l'Humanité, uniquement pour qu'on se souvienne de lui » ? Moi, je mourrai dans l'anonymat, sans pierre tombale ni personne pour pleurer dessus. Ma vie était déjà fichue dès ma conception. Je n'ai absolument rien à perdre. »

Je m'allonge sur ce qui me sert de lit, les mains derrière la tête, les jambes croisées et les

yeux fermés. Bachmeister est rouge de colère, il sort de ma cellule sans mot dire, mais certainement en train de me maudire intérieurement. Peut-être ai-je réellement condamné à mort toutes les personnes que je connaissais ici, je me console maigrement en me disant que je n'ai fait qu'avancer leur échéance, et plausiblement évité une domination multiverselle par un type pas net du nom de Jurgen.

Les jours se suivent et se ressemblent. Otto passe parfois devant ma cellule, en baissant la tête pour ne pas croiser mon regard ou voir mon état qui se délabre graduellement. Je pue l'urine, la fiente et la transpiration. Je ne peux pas invoquer la Convention de Genève pour le droit des prisonniers, elle a été abrogée en même temps que l'ONU, vu que les conflits n'impliquent plus d'humains sur le terrain. « *Ach*, *Herr* Schritt, nous ne sommes pas à Genève ici » aurait ironiquement répondu Bachmeister. Ils doivent attendre que je décède du manque d'hygiène, une manière comme une autre de réguler la population…

« Hé, Dany ! »

X – Ma porte de sortie ?

Deviendrais-je fou ou me rapprocherais-je des portes de Saint-Pierre ? J'entends une voix angélique qui prononce mon nom. Je regarde à travers les barreaux, mais je ne vois personne. Et il n'y a pas de cellule à proximité. C'est officiel : je suis fou.

« Dany ! Regarde en bas du mur du fond… »

Je tire mon plumard et vois que le mur possède un trou de souris. J'avoue ne jamais avoir foncièrement pensé à refaire la décoration, donc par la même à déplacer le mobilier.

« Enfin une personne avec qui parler ! Qui es-tu ?

- Une pauvre personne qui a voulu jouer les humanistes, comme toi, et qui a fini ici, comme toi…
- Tu connais mon nom, ce serait réglo de connaître le tien.
- Tu as raison. Vu comment on va finir… Sofia. Sofia Tatsuieva. »

Ainsi, nous profitons des moments d'absence des gardes et des Andy pour faire connaissance. Sofia a aussi testé le caisson lors d'un séjour germanique, alors qu'elle est née et réside en Lituanie. C'est pourquoi elle a été enrôlée ici et non chez elle. Nous ne jugerons pas la logique de cette logistique. Elle était déjà experte en neurosciences et avait rejoint le laboratoire d'imagerie neuronale, dans le but de cartographier ce qu'il pouvait se passer dans le cerveau du cobaye du N-QuEx. Elle est arrivée quelques semaines après moi, et ma mutinerie a fait l'objet de rumeurs qui ont circulé dans tout l'édifice.

« As-tu connu une femme du nom de Lin ? Je ne sais pas grand-chose la concernant, juste qu'elle a travaillé sur la dixième formule, celle avec les blancs… »

Je me tais, j'entends des sanglots de l'autre côté. Je suppose donc qu'elle a dû la connaître.

« Oui, Lin… Elle travaillait au laboratoire Théorie du temps, qui appartenait à celui de la physique relativiste. Leur sujet d'étude était la linéarité chronologique. Elle et son équipe pensaient que notre perception était biaisée par notre limite de représentation à 3 dimensions et le principe de causalité. J'ai parfaitement reconnu

dans la formule, malgré les manques, ce que je viens de te raconter. Je ne sais pas ce que cela implique, mais je peux parfaitement déduire que le même temps peut exister conjointement dans des dimensions différentes. Je l'ai perdue de vue un peu avant cette fameuse réunion, et son laboratoire reste muet sur son absence. Je les comprends, les échos sur le sort de ton équipe continuent de jeter le froid dans les initiatives de rébellion des autres.

- Tu penses, comme l'a dit Bachmeister, qu'elle est morte ? Même s'il ne l'a pas directement nommée, la coïncidence est quand même flagrante…
- Le *Kommandant* n'est pas un enfant de chœur, je doute qu'il eut un intérêt à l'éliminer, mais je ne peux rien confirmer. J'aimais discuter avec elle pendant ma pause, et ses inquiétudes grandissantes durant les derniers instants que nous nous sommes vus m'ont affectée. Je ne savais comment l'aider.
- Et quel fut l'acte qui te conduisit à devenir ma voisine ?
- Un androïde est venu dans le laboratoire, avec l'ordre de réquisitionner du matériel informatique. Je lui ai lancé de l'acide gastrique qui a fait fondre ses circuits…

Et toi ? Je n'ai que des ragots, ce serait chouette de connaître la version officielle !

- Je travaillais au laboratoire de physique quantique, et j'ai non seulement complété la formule de Lin mais aussi trouvé le chainon manquant entre les Physiques. Bachmeister a voulu que je lui donne mes résultats, et je l'ai envoyé se faire cuire un œuf à Tataouine… »

Elle explose de rire ! Punaise, que cela fait un bien fou d'entendre une personne rigoler, même pour une stupidité ! Je la rejoins dans son délire, qui semble interminable, et l'espace d'une minute, j'oublie que je suis dans une cellule d'un édifice pseudo-militaire à puer le cadavre en décomposition avancée.

« Aux yeux de tous, tu es un héros, à te dresser face à des *Arschlöcher* pour qui la conquête du monde n'est pas suffisante. C'est ce qui a en partie motivé mon geste.

- Et l'autre partie ?
- Il y en a deux. La première est que nous sommes tous devenus méfiants à l'idée de transmettre de nouveaux résultats, si c'est pour contribuer à conquérir des nouveaux

mondes. La deuxième… J'avais l'espoir que Lin fasse partie de mes voisins de cellule… »

Là c'est moi qui me mets à pleurer. Ainsi sommes-nous deux à fonder l'espoir d'entrevoir l'éventuelle possibilité qu'elle soit toujours vivante.

Les jours passent, et se ressemblent différemment. Je continue à faire la connaissance de Sofia, nous échangeons sur nos anciennes vies et nos savoirs scientifiques respectifs, entre deux passages de gardes et deux échanges de plateaux de repas. L'idée qu'elle soit une espionne venue me soutirer les informations que je n'ai pas confiées à Bachmeister me traverse l'esprit de temps en temps ; je m'abstiens de lui transmettre des détails trop précis de mon activité laborantine, je reste dans des concepts généraux. A plusieurs reprises, elle m'a demandé si je me souvenais des formules, et à ces mêmes reprises je lui ai dit que je ne m'en souvenais pas, et que mon matériel a été saisi. A croire qu'elle ne me croit pas.

Notre état de santé se dégrade, les infections urinaires et anales s'intensifient, les démangeaisons épidermiques et capillaires

deviennent quotidiennes. La détention vire au cauchemar. Otto avance vers ma cellule à pas de loup au beau milieu d'une nuit, ouvre ma porte et m'invite à le suivre. « Vite, nous n'avons pas beaucoup de temps… » Il me tire par le coude vers une salle blanche, carrelée du sol au plafond. « Prenez ce savon et déshabillez-vous, je vous passe au jet d'eau pour vous laver. » Otto me sauve ! Si Dieu existe, il est un de ses anges-gardiens, avec quelques semaines de retard. Même si l'eau n'est pas chaude, se sentir propre est lavé est une bénédiction. Espérons que Sofia aura droit au même traitement. Il me donne une serviette, des linges propres et un cocktail en intraveineuse pour traiter les infections. Il me reconduit aussi prestement à ma cellule. « Je ne peux faire mieux pour l'instant. Tenez bon, je vous en conjure ! » Et il s'enfuit. Certes, mes draps et ma cuvette sont toujours aussi innommables, mais je retrouve un peu de dignité.

Le lendemain, je me sens seul, Sofia ne répond plus à mes habituelles sollicitations. Était-elle finalement une espionne ? A-t-elle été transférée ? Est-elle décédée ? Les doutes reprennent insidieusement leur place dans mon esprit. J'évite de sombrer dans la folie en continuant le dessin de mes symboles kabbalistiques sur le mur avec les cailloux que je

trouve sur le sol, qu'emmènent sous leurs semelles synthétiques les Andy qui m'apportent les repas et me gardent captifs. Cela semble impossible, ça voudrait dire d'une part que le ménage n'est pas souvent fait, et je peux le confirmer dans cette partie de l'édifice, et que d'autre part soit les allers-retours vers l'extérieur sont nombreux, soit que le bâtiment tombe en morceaux.

Cela doit maintenant faire à peu près un mois que je suis enfermé ici, et nombreux sont ceux qui seraient déjà décédés de maladie ou d'infection dans de pareilles conditions. Seules les alternances de jour et de nuit artificielles m'indiquent le temps qui passe, sans la garantie qu'elles soient réglées précisément sur un cycle de 24 heures. Les techniques de torture et de déstabilisation mentales n'ont pas beaucoup évolué au fil des siècles, les humains restant avant tout des humains malgré les évolutions techniques et technologiques. Et les inhumains également.

Cette nuit, Otto frappe de nouveau aux barreaux de ma cellule. Je m'approche vers lui, il me tend sa main et pose une pilule dans le creux de la mienne. « C'est votre seule porte de sortie. » Et s'en va comme il est venu, mais avec une expression de détresse et de désespoir plus prononcée que la fois précédente. La lumière est

faible, je ne sens que la forme et la texture de ce produit qui peut me sortir de là ; son odeur est indescriptible. Malgré la confiance que je puisse accorder à Otto, je me demande sous quelles conditions ce concentré de chimie pourrait me sauver, car si je ne connais pas les effets, je ne saurai comment m'y adapter pour me tirer de ce bourbier. J'entrevois trois possibilités. La première serait de me rendre suffisamment malade pour obliger les Andy à m'emmener en service médicalisé. C'est risqué, car non seulement au vu de mes conditions de détention, ma santé semble secondaire, mais je ne pourrai pas quitter l'établissement. La seconde serait de me rendre fou, au point d'être enfermé et suivi dans un cadre plus surveillé, et cette option serait viable uniquement si le suivi psychiatrique se faisait en extérieur ; en cela, je n'ai aucune certitude. La dernière serait de simuler mon décès, car je ne servirais plus à rien ici. Si tel est le cas, j'espère qu'Otto connaît le sort réservé aux personnes décédées, afin que je ne me réveille pas dans un cercueil scellé ou un four crématoire… Toutes ces options sont réellement à double tranchant, avec des inconnues que seul Otto maîtrise suffisamment pour me proposer une solution qui met ma vie en jeu. J'ai l'impression de visualiser le

simulateur de formule mathématiques de Bob avec des trous dans l'équation !

J'avale la pilule, physiquement et métaphoriquement, m'allonge sur le lit, et attends. Mon corps s'alourdit, se raidit, je me sens fiévreux, j'éprouve grande peine à maintenir ma conscience éveillée, jusqu'à finalement perdre connaissance dans d'atroces souffrances, paralysé et dans l'incapacité à pouvoir crier.

XI – Bis repetita ?

Les personnes sujettes aux nuit agitées ayant subi une opération chirurgicale sous anesthésie générale témoignent fréquemment du manque de rêve, accompagné d'un rare état de repos. Malgré la douleur et la raideur lors de l'endormissement, cette hypoesthésie globale et l'anonirisme qui en résulte procurent non seulement un bien fou, mais aussi un sacré vocabulaire à placer au Scrabble. Ces sensations doivent s'apparenter à ce que vivent les plus hauts praticiens de la méditation.

Ainsi me réveillé-je, frais comme un gardon, les pensées claires, le corps posé, certain que je n'ai pas le souvenir d'avoir déjà aussi bien dormi. J'ai perdu toute notion du temps, et n'ai clairement aucune idée si j'ai « dormi » une heure ou une semaine. Sans avoir encore ouvert les yeux, je ne pense pas me trouver dans une fosse commune à joncher un tas de corps en décomposition ou dans un four crématoire sur le point d'être allumé. C'est rassurant. Mes sens reprennent du service les uns après les autres. J'évite de trop bouger, même si je me sens fortement engourdi et qu'une pandiculation serait

la bienvenue. J'entends des bruits autour, et je ne sais pas si les personnes à proximité doivent me considérer vivant ou mort. Je sens des odeurs dignes d'un hôpital, mêlées à des effluves de brûlé, d'humidité et de produits chimiques. Je ne sens plus mes vêtements sur moi, simplement le drap qui me recouvre de la tête aux pieds, littéralement. Il ne fait pas très chaud, et je me retiens d'éternuer.

« *Der Schläfer ist gerade aufgewacht*[1] », entends-je se rapprocher de moi, d'un pas enthousiaste. C'est une phrase qui sonne tel un baiser sur la joue au lendemain d'une nuit d'amour. Ainsi m'autorisé-je à m'étirer, gémir, ouvrir les yeux, et découvrir le cadre de ma résurrection, en tenue d'Adam. La feuille de vigne en moins. « Restez allongé et couvert, *Herr* Schritt. Je vous apporte un change. » Cette même voix s'éloigne alors que je n'ai pu y mettre un visage. C'est un peu frustrant, d'autant que je n'arrive pas à déterminer s'il s'agit de celle d'un homme ou d'une femme, jeune ou âgé. Mais je suis vivant, en relativement bonne santé ; je reste assis sur mon lit en prenant une bonne inspiration et en me nourrissant de la chance que j'ai.

[1] « Le dormeur doit se réveiller »

L'inconnu(e) revient avec des vêtements à ma taille, ainsi qu'une bouteille d'eau. Je peux désormais l'identifier plus précisément, c'est un jeune homme au milieu de la vingtaine d'années. Il me laisse me vêtir et m'hydrater, et revient me chercher. Je l'accompagne dans un immense hangar fait de bois pourri et de métal rouillé, rempli de caisses et de bureaux de fortune, digne des planques des commandos militaires en pleine forêt tropicale. Curieusement, le matériel électronique et informatique semble à la pointe de la technologie. Des personnes courent dans tous les sens, la chaleur y est étouffante, le chaos semble régner. Je suis aux antipodes des laboratoires que j'ai fréquentés dernièrement !

« Bienvenue, *Herr* Schritt, au *Zentrum* 5D+. Nous étudions ici les sciences qui ont trait à la Physique au-delà des trois dimensions de l'espace et de celle du temps, donc de 5 dimensions ou plus. Je comprendrai votre étonnement et toutes vos questions trouveront réponse. Avant de vous présenter à toute l'équipe, je vous conduis à notre supérieure. A ce propos, je m'appelle Fritz, le bras-droit de notre chef.

- Enchanté, Fritz. En effet, de la manière dont vous présentez, l'on pourrait s'attendre à une infrastructure plus… officielle, dirais-je ?

- Cela fait partie des réponses que vous recevrez très rapidement. Tout ceci a une histoire et un but. Et je pense que la personne la plus à même de vous éclairer est *Frau* Kampferin. »

Cette *Frau* a un nom qui ressemble à un sobriquet du genre Guillaume le Conquérant, me dis-je intérieurement. Fritz toque à une porte. « *Kommen Sie* », résonne une voix qui me semble familière mais perdue dans un loin passé. Il ouvre la porte, me fait entrer et m'invite à aller m'asseoir au bureau. *Frau* Kampferin est également assise à son bureau, me montrant au premier abord le dossier de son fauteuil. Plusieurs écrans holographiques scintillent sur son bureau, laissant apparaitre en transparence des formules mathématiques, des reliefs de terrain, des fiches de personnes et d'autres informations floues. La décoration est criblée d'impacts de balles et de végétation traversant les murs en béton ; le toit défoncé est doublé par des panneaux transparents, protégeant minima de la pluie mais contribuant à l'effet de serre de la pièce. « Eh bien, *Herr* Schritt, on dirait que la pilule d'Otto a bien fonctionné sur vous aussi… » Le dossier pivote, et me laisse prendre connaissance de… Lin ! Impossible ! Je cours faire le tour du bureau

pour l'enlacer, tant la joie et le soulagement me submergent. Elle m'accueille à bras ouvert, me sert fort et me repousse gentiment pour constater que je semble bien aller physiquement. Et je peux en dire autant d'elle. Elle lit dans mon regard l'infinité de questions que j'ai envie de poser, m'invite à m'asseoir et demande par le biais d'un transmetteur filaire à bouton à se faire livrer deux cafetières pleines avec des tasses, « car la journée sera longue », ajoute-t-elle avec humour.

Elle me raconte, dans l'ordre chronologique, qu'elle s'appelle réellement Nadja Nachtengel ; comment elle a dû disparaître des radars de la société à cause de persécutions gouvernementales sur ses travaux de recherche ; comment par rebond elle est à l'origine du *Zentrum* où nous nous trouvons et pourquoi il doit rester secret ; comment elle a trouvé le moyen de se faire enrôler via le N-QuEx ; comment elle est entrée en contact avec moi par le magasin où je travaillais, et qu'elle a aussi rencontré d'autres cobayes ailleurs ; comment elle a pu travailler tout en échangeant des informations avec le 5D+ ; comment elle a trouvé la formule qu'elle a volontairement trouée ; pourquoi elle m'a passé les pièces du puzzle ; comment Otto l'a faite passer pour morte juste avant les publications afin de « limiter les doutes et les suspicions de trahison

à son égard » et comment elle s'est pliée en quatre pour me faire sortir de là, vu que toutes les communications étaient coupées.

J'aurais aimé lui raconter comment j'ai été pris dans le laboratoire de physique quantique, et quels progrès nous avons fait dans ce domaine, car elle savait déjà tout cela, grâce à Otto et des complices à l'extérieur du bâtiment. Cependant, je lui ai appris comment j'ai trouvé une nouvelle définition capable d'unir toutes les Lois des Physiques ; comment j'ai réussi à décoder sa formule ; et comment je me suis retrouvé à souffrir en prison pendant presque un mois, car tout cela a eu lieu après son "décès". Je l'informe également que j'ai non seulement mémorisé sa formule, mais aussi toutes les autres, incluant ma Loi. « J'ai trouvé un moyen mnémotechnique de me les rappeler, en remplaçant les caractères par des symboles de différents alphabets anciens, comme le runique et le tifinagh, que j'avais appris il y a quelques temps par passion pour les enquêtes policières et les messages codés. Je les ai recopiées et relues quotidiennement dans ma cellule pour ne pas les oublier. Personne à part moi ne peut le déchiffrer, donc aucun risque qu'un employé local y parvienne. » Je lui ai également parlé de ma voisine de cellule, Sofia, mais elle ne se souvient pas d'elle ; nous en avons

donc déduit qu'il s'agissait bien d'une espionne, et que j'ai bien fait de tenir ma langue au maximum.

« J'ai moi aussi bien fait de fonder mes espoirs sur toi, Dani. Je suis encore sincèrement désolée que tu te sois retrouvé mêlé à tout cela contre ton gré. Depuis plusieurs années, à cause de la croissance des tensions internationales, tout citoyen est potentiellement soit un soldat corvéable à merci, soit un traitre, soit un espion. Les libertés sont jugulées par des œillères que l'on appelle le "mal-être général". Tu comprendras également que, et bien que cela nous rapproche d'un fonctionnement totalitaire, il m'est impossible de te laisser partir sous quelque motif que ce soit, car tu seras poursuivi et exécuté par le gouvernement. Je ne peux absolument pas te promettre de retrouver une vie "normale" un jour, même si c'est mon vœu le plus cher. » Elle me saisit les mains, le regard empli de désolation. Dans cet imbroglio de cages dorées, j'avais au moins l'illusion que ma première cage n'en était pas une.

« Cela fait énormément à digérer », lui dis-je en retirant mes mains des siennes, à son grand étonnement. « Je me retrouve de nouveau involontairement au service d'une organisation dont je ne sais rien, qui me vend son idéal en me

promettant un rôle important, et en me privant du peu de liberté que j'avais quand j'étais guichetier. Je suis navré, Nadja, ou Lin, ou quel que soit ton nom. Toutes les causes ne valent pas la peine de mourir pour elles. Ce que vous faites ici ne diffère pas des activités du bâtiment militaire où nous étions toi et moi ; que votre noble but soit uniquement de développer le Savoir n'empêchera jamais un esprit mal intentionné de le détourner pour provoquer des conflits ou asservir d'autres populations. Tout ne se résume qu'au temps, et l'avance que vous prenez dans vos recherches ne sera que le sursis équivalent avant son exploitation létale. Je vais te faciliter la tâche, et te retranscrire toutes les formules que j'ai mémorisées. Ce sera mon unique contribution à ta "cause". »

Je me saisis d'un papier et d'un stylo, je lui recopie les onze formules, dont la sienne, en prenant soin de ne pas laisser de caractères incompréhensibles, le tout sous son regard choqué, convaincue que j'allais rallier son bord sans discuter. Je pose le stylo, me dirige vers la porte que j'ouvre, et demande à Fritz, à supposer qu'il s'agisse bien de son nom à lui aussi, qui attendait là de me conduire à ma chambre. Je referme la porte, en poussant un soupir assez fort pour que Nadja l'entende. Ses yeux restent rivés sur la feuille de papier, mesurant autant le gain

scientifique que la perte humaine qu'elle venait de subir.

Fritz me ramène là où je me suis réveillé. Avant de fermer la porte derrière moi, il me demande si je n'ai besoin de rien. Je lui réponds que lorsqu'il aura le compte-rendu de *Frau* Kampferin sur notre réunion, il aura la réponse. Il ferme la porte, un air dépité, comme s'il avait compris mon sous-entendu. Ainsi me retrouvé-je dans une nouvelle geôle, à la salubrité moins douteuse mais tout aussi limite, et ayant pour bourreau un Bachmeister à la sauce chromosomique XX qui se fait passer pour un ange de la nuit. Les Andy de service seront des humains pseudonymisés qui ont eu la malchance d'avoir bu ses paroles. J'en viens à regretter que la pilule d'Otto n'ait pas eu d'effets secondaires, comme oublier de me réveiller…

XII – Prêt pour un nouveau départ ?

Cela fait maintenant trois jours que je me suis réveillé dans cette pièce. Mon intuition sur les Andy s'est rapidement confirmée, et d'aucun ne s'est vu autorisé à m'adresser la parole. On comprend mieux pourquoi certains postes ont été relégués à des machines, si c'est pour agir comme tel. J'ai l'avantage d'avoir un sanitaire correct, de quoi m'essuyer et me changer, et de l'eau sensiblement potable au robinet. De plus, je reçois la lumière naturelle du soleil, qui fait un bien fou ! J'imagine ce petit groupe d'insurgés en train de préparer sa révolution auprès des hautes instances belliquescentes. Je revois dans ma tête le scénario de vieux films comme *Fahrenheit 451* et *Docteur Folamour*, et me dis que la réalité a très bien rattrapé la fiction…

On frappe à ma porte. C'est trop tôt pour que ce soit un ou une Andy, qu'il s'agisse du repas ou du changement de linge. « Entrez. » C'est Lin. Elle entre sans mot dire, lentement, comme une enfant qui aurait fait une bêtise et qui entre dans le bureau de son père pour se faire gronder. Elle

prend une chaise, s'installe devant moi, hésite à croiser mon regard.

« J'ai une proposition à te faire, Dani.

- Bonjour, Lin. Je vais bien, merci. Et toi ?
- Ah, euh… Oui, bonjour. Je n'ai pas dormi ces derniers jours, je suis décalquée…
- Au moins un de nous deux aura trouvé le sommeil dans ces circonstances.
- Tu as le droit de m'en vouloir, et je ne viens pas quémander ton pardon. J'agis selon mes convictions et bien que je sois attristée de ne pas t'avoir à mes côtés, je respecte ta volonté. Donc, je te disais que j'avais une proposition pour toi, pour sortir d'ici et retrouver un semblant de liberté.
- Là, tu m'intéresses. Je t'écoute.
- Otto et d'autres personnes ici travaillent sur un protocole de réécriture génétique d'un organisme pluricellulaire. Si cela fonctionne, il est possible de te fournir non seulement une nouvelle identité, mais également une nouvelle apparence. Le protocole affecte la couleur des yeux, des cheveux, de la peau et les derniers développements en cours concernent les empreintes digitales. C'est le minimum pour partir sur de nouvelles bases.

- C'est un protocole permanent ?
- Oui, même si l'on refaisait le processus inverse, il est actuellement impossible de garantir que tu retrouverais ta tête d'origine. Pour les empreintes, n'y pensons même pas…
- Soit. Et si je refuse ta proposition ?
- J'ai trois options qui s'offrent à moi. Te garder inutilement, te renvoyer au centre militaire ou t'abattre.
- Autant dire que je n'ai guère de choix… » soupiré-je en me levant
- Ah, si, tu l'as, et tu en connais les conséquences. » Elle se lève également. « Si tu préfères tout arrêter ici et maintenant, je t'envoie une personne pour que tu sortes d'ici les pieds devants. »

Cet échange nous stimule, nous voyons dans nos yeux respectifs des étincelles, comme deux anciens camarades de guerre qui donnent tout pour une dernière mission-suicide. Il est vraiment dommage qu'il ait fallu attendre qu'elle me menace de me tuer pour découvrir cette sensation, cette énergie, qui fait apparaître en moi des idées lubriques la concernant. Je tends ma main, elle la serre énergétiquement. Un intense échange de regard, une atmosphère chaude et

moite, et les quelques minutes qui suivent sont inénarrables aux mineurs. Je n'aurais cependant jamais parié ma chemise que le lit eût résisté…

Une fois rhabillée, elle sort de la pièce, me lance un dernier regard dans l'entrebâillement de la porte dans lequel je lisais « *Danke* », avant de m'enfermer de nouveau. Je reste nu sous les draps, sous l'émotion d'une fugacité qui a donné un semblant de sens à toute une existence. Je me dis que cela l'aurait certainement anéantie de devoir me faire tuer, et que quelque part, je lui ai évité ce supplice. Oui, je me sens important, pour une fois, et heureux de vivre. Il ne m'en faut pas beaucoup, il et juste dommage d'attendre pareilles circonstances pour mesurer cette once de chance.

Le soir-même, l'Andy qui récupère mon auge vide est accompagné de Fritz, qui m'invite à le suivre. « Je ne vous demande pas si vous êtes prêt, *Herr* Schritt. » Je réponds d'un non de la tête, n'ayant aucune idée concrète de ce que je vais subir. Nous entrons dans une salle bien plus propre et en bien meilleur état que le reste du lieu. Au milieu réside un caisson transparent, ressemblant au N-QuEx mais foncièrement différent. Des tuyaux sont reliés à plusieurs réservoirs au contenu coloré et légèrement luminescent, donnant un aspect radioactif. Le

caisson est rempli en partie d'eau. Fritz m'invite à me dévêtir intégralement, en me donnant une serviette pour maintenir un minimum de pudeur. Une fois en tenue d'Adam des bains, il me guide jusqu'à côté du caisson, et m'explique tout ce qu'il va se passer.

« Nous allons vous placer en état de sommeil maintenu. Ce n'est pas comme une anesthésie générale, vos sens restent actifs et vous rêverez ; vous aurez probablement des phases de réveil, que nous gèrerons pour limiter les sensations douloureuses. Les liquides colorés sont des composés à base d'ADN modifié, que nous remplirons à partir de votre code générique. Le processus se fait en quatre étapes, une par action génétique. Les essais concernant l'altération de deux codes simultanément ont tous été des échecs. L'opération va durer plusieurs semaines. Vous serez nourri par intraveineuse et placé sous respirateur artificiel. Entre chaque étape, nous nous assurerons de la stabilité de l'intégration de la modification sur votre organisme. Au moindre problème, nous arrêterons le processus. La première étape consistera à modifier vos empreintes digitales.

- Question de curiosité : les empreintes sont inscrites dans l'ADN ? Je pensais que

c'était un développement biologique aléatoire et indépendant.

- Votre remarque est très pertinente, *Herr* Schritt. De base, non, l'ADN n'intervient pas dans la forme des empreintes, il s'agit d'une conséquence de la formation de la peau que nous exploitons à des fins biométriques. Cependant, il existe une maladie génétique, l'adermatoglyphie, qui prive un individu d'empreintes, que nous pouvons reproduire. Comme elle n'a d'incidence que sur cette zone du corps, nous la mettons en place en premier. C'est un excellent indicateur d'acceptation d'altération. »

Il m'explique enfin que les produits contenant mon ADN modifié iront modifier le code de toutes les cellules de mon corps, cellules souches incluses, afin d'assurer que la reproduction cellulaire intègre bien la modification. Un certain nombre de nanomachines biodégradables de la taille d'un globule rouge sera dispersé dans différents types de tissus, comme la peau, les muscles, le cerveau, l'intestin, les os, pour contrôler et renvoyer des données en temps réel.

« Juste pour information, entre deux étapes, nous partirons directement de votre nouvel ADN pour créer la nouvelle altération. Des prélèvements auront donc lieu pendant votre sommeil. Voilà, vous savez à peu près tout.

- Bien. Passons aux points obscurs. Quel sort peut me réserver votre processus en cas de défaillance ?
- Modifier l'ADN d'un individu n'est jamais sans risque. C'est pourquoi le produit va agir en priorité sur le système immunitaire afin de ne pas créer de rejet de votre propre corps, même sur une altération unique. Dans l'absolu, cela n'est pas censé perturber les indicateurs HLA des cellules, mais la prudence est mère de sûreté. Autre point important, nous ne devons pas intervenir sur les mitoses, que l'on sait aisément détecter, et attendons donc la cytocinèse, la fin de la division cellulaire. J'emploie des mots un peu savants, n'hésitez pas à m'interrompre. Enfin, et c'est le point le plus rassurant, les altérations portent sur des gènes qui ne peuvent être responsables d'une cancérisation des cellules.
- Et donc, en résumé ?

- Vous avez 100% de chances d'en sortir vivant, sans cancer ni maladie auto-immune.
- Bon. J'ai survécu un mois dans une cellule sans hygiène au fond d'une cave, je pense que ce voyage sera comparativement une partie de plaisir ! »

J'ôte mon linge, laissant mes attributs à l'air libre et au regard de tous. Fritz et quelques assistants me relient aux différents systèmes de respiration et d'alimentation, m'injectent les nanomachines, et m'aident à plonger dans le bain un peu frais à mon goût. « C'est pour ne pas laisser s'exprimer votre joie d'être là, *Herr* Schritt ! » rit Fritz. Une fois allongé, il referme le caisson, qui se remplit entièrement. Je sens une odeur douceâtre dans le masque, et le sommeil poindre. Je me dis qu'entre le braquage, le N-QuEx du Dr Flügelhorn et la pilule d'Otto, c'est la quatrième expérience me rapprochant de la mort que je vis depuis moins d'une année ! Juste avant que mes yeux ne se referment pour plusieurs semaines, je vois la main de Lin sur le caisson. Le trouble du liquide dans lequel je baigne m'empêche de distinguer nettement son visage, d'y lire quelque émotion. Je pars donc dans l'ignorance de sa pensée à ce moment précis.

XIII – Que m'as-tu fait ?

Je fais des rêves étranges, intenses, pire qu'à mon habitude. Cela me semble tellement réel, comme des souvenirs, mais différents. Quelque part, j'ai l'impression de revivre l'expérience du N-QuEx, mais des dizaines voire des centaines de fois. Il m'arrive même d'avoir dans certains d'eux la sensation étrange d'être une femme, et dans d'autres d'avoir un âge complètement différent. C'est vraiment étrange, d'ailleurs, comme sensation, inexplicable, intangible, volatile, subtil.

Doucement, je commence à ressentir la lourdeur de mon corps, comme une nouvelle incarnation. Je sens qu'il y a des différences, ma proprioception est perturbée et a besoin de se rééquilibrer. Je trouve cela étrange, si le processus pour lequel je participe n'est censé n'altérer que mon apparence. Je n'ai pas encore la force de me réveiller, ma conscience doit retrouver sa voie dans ces altérations, vu que cela a dû aussi modifier mes neurones. Pas d'exceptions. Quand enfin je me sens prêt, je me réveille, très doucement, engourdi, endolori, à même de compter toutes les cellules de mon corps tellement il me fait mal. Je ne sens pas d'eau

autour de moi, ni de masque, j'en déduis que j'ai été retiré du caisson, et peut-être mis dans mon lit. Je m'étire, gémit, et m'arrête net : je ne reconnais pas ma voix. Pendant quelques secondes, toute personne témoin de la scène verrait la statue immobile d'un type en train de pandiculer. En fait, c'est le cas : l'équipe de surveillance de mon état assiste à mon réveil, prête à me harceler de questions tels des paparazzis. Je vais pour ouvrir les yeux, plusieurs personnes me saisissent les bras et les jambes, et me ligotent sur le lit pour m'empêcher tout mouvement, même de la tête ! Je commence à sérieusement paniquer, à demander ce qu'il se passe, et reçois un masque respiratoire qui me fait retomber dans les bras de Morphée.

Je me réveille, toujours attaché, toujours avec une voix qui me semble différente de celle d'origine, même si je n'étais pas un grand fan de ma voix d'origine. Le contact des sangles me fait également prendre conscience que mon corps n'a pas non plus le même volume qu'avant. J'essaye de me détendre alors que la panique m'envahit de nouveau. Après plusieurs minutes de respiration difficile, je parviens à retrouver un semblant de calme, et tente de me poser les bonnes questions. Avant même que mon cerveau embrumé ne parvienne à tirer quelque rationalité de la

situation, j'entends une porte s'ouvrir, puis la voix de Lin, qui s'approche.

« Bonjour, Dani. Enfin, je dis "Dani" mais cela n'a plus tellement de sens de t'appeler ainsi, désormais. Je te demanderais volontiers comment tu te sens, mais je suis certaine que même toi n'en as aucune idée. Et je le comprends parfaitement : tu viens de concrétiser un exploit scientifique qui fera date dans l'Histoire de la Science !

- Lin, que m'as-tu fait ? Je ne reconnais ni ma voix ni mon corps… Et je suis attaché comme un malade mental en asile psychiatrique !
- Je suis venu t'annoncer deux nouvelles, une bonne et une mauvaise. Je commence par la mauvaise, car c'est la plus courte : je t'ai menti, tu n'as pas fait l'objet d'une expérience de réécriture d'ADN. Et la bonne : l'expérience à laquelle tu as été désigné volontaire s'est parfaitement déroulée. Et comme je suis une personne sympathique, je vais te raconter.
- Lin, t'es une vraie *Schlampe* !
- Dans un sens, tu as raison. Tu te souviens qu'il avait été découvert que le N-QuEx transférait la conscience dans un monde parallèle ? Grâce à tes formules, nous sommes non seulement parvenus à

transférer ta conscience dans un corps, mais à intervertir les deux corps ! Te voilà donc le Dani d'ici dans le corps du Dani d'ailleurs. Bon, je t'avoue que cela a été long de trouver un monde parallèle où tu existais sous une apparence différente de la tienne, car dans l'infinité des mondes, il y en a une infinité, même plus restreinte, dans laquelle tu n'as jamais existé, et une autre infinité où tu es à l'identique. Trouver l'Aleph-zéro dans l'Aleph-un, tu vois le truc…

- Je vois surtout que tu n'as aucune idée de ce que tu viens de réaliser.
- Ah mais si ! On pourrait aider des personnes aux maladies incurables à obtenir le même corps sain, récupérer son corps avant un accident, échanger l'esprit des criminels avec leurs équivalents « normaux » … Tous les ingrédients pour aspirer à un monde meilleur sont réunis ici !
- Et qu'adviendra-t-il du corps de la personne malade ? Est-ce que, quelque part dans un monde parallèle, une personne se réveillera avec une maladie incurable ? Est-ce que, quelque part, dans un monde parallèle, une personne sera

vue aux yeux de la société comme était un criminel du jour au lendemain ? Foutre la merde dans d'autres mondes ne te pose aucun problème de conscience ?

- Tant que le monde dans lequel je vis va mieux, je me fous royalement des autres.
- OK, maintenant imagine qu'un monde parallèle détienne ta machine, car forcément ce monde existe, et ton alter egocentrique interdimensionnel atteint d'une maladie incurable décide de t'échanger avec elle, sans ton consentement. Tu le prendrais comment ?
- Ben… Euh… Je… Cela n'arrivera pas !
- Pour quelqu'un qui se prend pour Mère Thérèsa, tu n'aurais qu'une solution : tuer toutes les Toi des autres mondes, ce qui est mission impossible. Maintenant tu arrêtes de jouer les Bachmeister en string, tu me détaches et tu me rends la liberté que tu m'as promis. Ou était-ce aussi un mensonge comme le reste ?
- Houlà, *mein Freund*, non seulement je ne t'ai pas menti sur ce point, mais je ne vais certainement pas te lâcher dans la nature comme ça, » dit-elle en m'injectant un produit sous-cutané. « Un petit nettoyage

de tes souvenirs de ces dix-huit derniers mois est indispensable ! »

Une pensée rapide me dit que j'ai été maintenu environ six mois dans le caisson. Le produit injecté me brûle l'intérieur des veines jusque dans le cerveau, je hurle de douleur, en voyant mes souvenirs défiler devant mes yeux et s'effacer les uns après les autres. Cette sensation d'extirper de mon crane une partie de ma vie est pire que m'arracher un bras à vif, le tout pimenté par le sourire sarcastique de Lin me voyant lutter pour ne rien oublier. Je me débats sous la torture infligée, à me couper au sang avec les sangles. Je tombe en syncope, et perds connaissance.

XIV – Où partir ?

Ma tête résonne comme si je m'étais endormi près d'une locomotive à vapeur lancée à pleine vitesse. Enfin, j'imagine que ça doit ressembler à cela, vu que je n'ai jamais vu de locomotive à vapeur de ma vie hormis dans de très vieux films. Je me lève péniblement, et constate corporellement que je ne suis plus sanglé à un lit. C'est le premier point positif. Je constate également que mes souvenirs de ces dix-huit derniers mois ne semblent pas totalement effacés, ce qui m'amène à penser que j'ai mal réagi au sérum et que potentiellement j'ai encore en mémoire cette période de ma vie. Je regarde mes mains, elles sont fines et leur peau très foncée, comme celles d'une femme noire… Une femme noire ? Je regarde autour de moi, à la recherche d'un miroir, sans même me demander où je me trouve. J'en vois un dans une salle de bain dont la porte est ouverte, je descends du lit, tombe, tente désespérément de me tenir sur mes jambes, me traine plusieurs mètres avant de comprendre comment mon corps est réparti pour enfin me lever à la force des bras sur le lavabo, et voir mon nouveau visage. Une femme noire ! Totalement interloqué, je reste figé devant ce visage qui est

désormais le mien, avant d'intellectualiser que ce que je vois ne se limite pas qu'au visage ou aux mains. J'arrive tant bien que mal à me tenir debout, je me déshabille, et regarde avec autant d'admiration que d'exaspération ce que je suis devenu à cause de cette siphonnée de Lin.

Déjà, ceci explique pourquoi, à mes deux derniers réveils, je n'ai pas ressenti ce que tout homme ressent habituellement entre les genoux et le nombril. Ensuite, il est clair, sans mauvais jeu de mot, que l'on ne pouvait pas trouver plus extrême pour changer mon identité. De plus, quelqu'un quelque part qui était une femme noire s'est réveillée dans le corps d'un homme blanc, et je n'ose imaginer dans quelle situation problématique cela va la mettre. Par pur compassion, je lui envoie par la pensée mes sincères excuses. Enfin, je me demande comment, dans un monde parallèle, l'ensemble des choix de l'Univers a pu amener à une Danielle Schritt noire.

Il reste un cinquième point, et non des moindres : que va devenir ma vie sociale ? Toute la question du regard du monde sur ma personne va littéralement être posée dès que je franchirai le seuil de cet appartement que je ne connais même pas. Pendant que je me rhabille, j'essaye d'en

apprendre plus sur ce lieu. Je trouve un portefeuille avec une pièce d'identité sur laquelle ma photo est collée. Je porte le nom officiel d'Amanda Schwartz, en me disant que l'on ne pouvait faire plus ridiculement évident comme nom de famille. Mon adresse est à Lübeck ; je compare le numéro de l'appartement à celui de la porte d'entrée, qui correspondent. J'en conclus que je suis effectivement à Lübeck.

Dans la poche d'une veste accrochée derrière la porte d'entrée, je sens le poids d'un téléphone. Je l'allume, et dans la liste des contacts ne se trouve qu'un numéro, sans nom. Je vais m'asseoir sur le lit, et compose le numéro. La tonalité est très longue à venir, comme si l'appel était relayé par la Lune. Après un bref son, quelqu'un décroche, sans parler. Je ne dis rien, attends quelques secondes, avant que la communication ne soit interrompue. Je jette l'appareil sur mon lit, en me demandant si j'ai bien fait de composer ce numéro.

La faim me tenaille. Le frigo est vide, mais le placard est rempli de conserves ; j'imagine que l'équipe n'avait aucune idée de quand j'allais me réveiller, et n'a pas pris le risque de laisser se périmer des aliments. J'ouvre une conserve, que je mange froide, avec une fourchette posée sur

l'évier de la cuisine. Une fois le ventre rempli d'une nourriture aux qualités gustatives et nutritionnelles discutables, je pose mes priorités. Je suis certes dans un appartement, mais qui prend en charge le loyer, l'électricité, l'eau ? La réponse la plus logique est que je possède un compte bancaire quelque part qui a été alimenté pour me permettre de payer mes charges le temps de trouver un travail. J'allume la télévision, et lance le service d'annuaire téléphonique. J'appelle toutes les banques de Lübeck et des environs, jusqu'à ce que j'apprenne qu'une Amanda Schwartz possède un compte bancaire auprès d'un guichet de la M.M.Warburg & CO, dépendante de Hambourg. Nous confirmons l'adresse postale : il s'agit bien de moi. La personne me transmet par SMS le numéro du compte pour mon futur employeur.

La seconde priorité est de retrouver un travail. De guichetier, alors que j'ai contribué à révolutionner la physique quantique ? Cela serait la meilleure planque, un poste qualifié de physicienne ne passerait pas inaperçu. Sans oublier qu'un certain nombre de personnes, dont je regrette aujourd'hui d'en connaître l'existence, connaissent ma nouvelle identité, m'ont prêté ce logement et ouvert un compte bancaire. Je prends mon futur mal social à deux mains et la veste, je

note le numéro de compte bancaire sur une feuille de papier et jette le téléphone dans les toilettes. En fermant la porte à clé, je jette celle-ci dans la fente de la boîte aux lettres. Je me rends à l'agence bancaire, le regard vers le sol, et décide de m'arrêter dans un magasin de sport pour acheter un survêtement léger à capuche et des lunettes de soleil. La veste ne se marie esthétiquement pas bien avec le survêtement, et c'est le cadet de mes soucis. A la banque, je demande le retrait en espèces en vue de la clôture du compte. J'ai encore du mal à entendre cette voix inhabituelle. La guichetière me demande ma pièce d'identité, procède aux vérifications d'usage sans la capuche ni les lunettes, me remet la modique somme de 12 000 Marks en coupures de 100 et 200, dans une enveloppe neutre, que je range à l'intérieur de ma veste. Cela peut sembler beaucoup, mais les inflations successives depuis la fin de la zone Euro ont instauré le salaire minimum autour des 5000 Marks.

Ma dernière étape consiste à partir là où l'armée et le *Zentrum* aura du mal à me retrouver. Et en y réfléchissant sur un chemin m'éloignant de la banque, la liste des lieux potentiels tiendrait sur un timbre-poste au tarif économique. Je suis proche du Danemark, mais la formation de la Confédération de Scandinavie avec la Norvège, la

Suède, la Finlande et l'Islande depuis la chute de l'ONU rend l'accès sur le territoire très règlementé. Il y a ensuite la Pologne, sous le joug de la Nouvelle-Rus' de Kiev, donc à éviter également. Les autres pays m'obligeraient à traverser l'Allemagne, donc à être encore quelques jours sous l'autorité des responsables de ma situation. Je ne vois qu'une possibilité : prendre le bateau. Je demande mon chemin à une dame pour un bus en direction d'Hambourg, qui m'indique fort gentiment la direction. Je la remercie doublement, d'une part de m'avoir aidée, d'autre part de ne pas m'avoir fait me sentir victime d'une discrimination raciale, point auquel je viens seulement à l'instant de prendre conscience. Je prends le premier bus, paye en liquide et m'assoit, en me disant que je vais retrouver cette grande métropole que j'ai involontairement laissée il y a plus d'un an maintenant.

Le voyage est assez bref, à peine une heure de transport. Durant cette heure, je continue à porter mes réflexions sur le champ des possibles, et vers quelle destination me portera le bateau. La radio retransmet des informations récentes. J'apprends que les hôpitaux de Kiel s'inquiètent de personnes témoignant de changements physiques brutaux après une longue perte de connaissance. Cela me donne une excellente indication de la localisation

du *Zentrum* et de son chef psychotique, ainsi qu'une autre excellente indication : quelque part, dans un monde parallèle, une Lin joue à Dieu avec des personnes de notre monde, et qu'il est grand temps que je m'en éloigne.

Je descends à la gare centrale des bus. Je connais bien le quartier, j'y passais quotidiennement pour me rendre au magasin pour lequel j'étais guichetier. Magasin dans lequel j'ai fait la connaissance de Lin, allongeant de surcroît la liste des regrets que j'aimerais bien pouvoir changer avec le N-QuEx, si tant est que cela fût possible ! Je ne m'éternise pas, et trace en direction du port de plaisance. Le magasin est méconnaissable, l'enseigne est différente, ainsi que le contenu vendu. Je regarde tout en marchant si je reconnais un ou une ancienne collègue, et ce n'est pas le cas. Tant mieux, quelque part. Je fais une pause pour déguster quelques minutes un café et un croissant là où j'avais l'habitude de me poser quand j'avais besoin de souffler pendant le travail. Je ne suis pas croyant, mais je bénis le Ciel qu'un tel lieu existe toujours, et propose encore d'aussi bons produits. Je me sens vivre, avec une paix mêlée à une certaine nostalgie d'un temps qui n'était pas si mauvais, au fond, tant qu'on ne cherchait pas à creuser sous la surface.

J'arrive en début de soirée au dock des plaisanciers. Un marin m'indique l'embarcadère pour les longues traversées. Je regarde attentivement les destinations proposées, et une particulièrement m'interpelle : l'Irlande. Elle s'est séparée des Îles Britanniques, donc du Royaume-Uni, après que ce dernier ait taxé tous ses échanges commerciaux avec l'international, et revendique son indépendance et son autarcie depuis lors. L'on comprendra aisément que s'y rendre, lorsqu'on n'est pas irlandais, est presque impossible. Mais j'ai une carte à jouer, même si je ne ressemble pas à une Irlandaise pure souche. Je file acheter un téléphone avec une carte prépayée, recherche le numéro de l'ambassade d'Irlande à Berlin, et les appelle.

« Ambassade d'Irlande, bonsoir, que puis-je faire pour vous ?

- Bonsoir, je m'excuse de vous appeler aussi tard, mais j'ai besoin d'un renseignement. Je suis nouvellement diplômée en physique quantique et je pense savoir que votre pays, qui ne dispose pas de centres de formation dédié, est intéressé pour recruter des chercheurs étrangers.
- C'est exact, mademoiselle. Il est possible d'obtenir un visa temporaire qui

deviendra définitif si vous arrivez à publier une thèse dans l'année suivant votre arrivée. Je ne vous cache pas que ce n'est pas mon domaine, je ne peux que vous renseigner sur les conditions d'acceptation du visa.

- C'est parfait ainsi. Je vous écoute. »

Elle m'explique qu'il suffit de lui faire passer un travail de mémoire entre 20 et 80 pages, ainsi qu'une lettre de motivation, qu'elle transmettra à un laboratoire sur place, qui validera des compétences et du sérieux de la personne à venir vivre dans un pays comme l'Irlande. « Ne vous attendez pas à une réponse dès le lendemain, » précise-t-il. Je le remercie, et raccroche. Heureusement qu'il parlait bien l'allemand, mon anglais étant très moyen, ce qui pourrait me porter préjudice.

Je recherche un hôtel au bord des docks, ils sont peu nombreux mais proposent des chambres à la semaine. J'en prends une pour une semaine. Dans la chambre, je découvre la nécessité absolue de perdre le réflexe d'uriner debout. Avant de m'endormir, je refais le bilan de la journée, et me pose les questions qui n'étaient pas encore venues à ma conscience. Celle des règles menstruelles en

fait partie, car si ce corps est aussi âgé que le précédent, il doit lui rester un certain nombre d'années avant la ménopause… Demain j'ai donc un impératif : trouver une psychiatre, car elle est aussi médecin, qui pourra m'aider juste avant de me rendre en Irlande. J'ai confiance, je sais quoi leur transmettre pour qu'ils m'acceptent.

J'éprouve de grandes difficultés à trouver le sommeil ; ce nouveau corps me perturbe énormément. Non pas que j'ai envie de le tripoter comme un pervers, même si l'idée m'a traversé l'esprit et que je pourrais y prendre du plaisir, mais que je n'ai d'autre choix aujourd'hui que de vivre avec. Autant, tant que j'étais Daniel Schritt, un homme aux traits germaniques indéniables, j'avais l'espoir d'un retour possible à ma vie d'avant, autant aujourd'hui plus aucune perspective de retour n'est permise. Je commence à pleurer et à faire le deuil de toute ma vie, et m'endors finalement dans mon sanglot.

XV – Comment vivre ainsi ?

Ma première nuit dans un corps de femme fut des plus déstabilisantes : autant avoir des seins n'est pas trop gênant, vu qu'ils sont assez petits, autant ne pas avoir de triangle génital prendra beaucoup plus de temps pour m'y habituer. Je fais ma toilette, m'habille avec les mêmes affaires que la veille, vu que je n'en ai pas d'autres pour le moment, et commence mes investigations.

La plus simple est de trouver un cybercafé pour rédiger mon mémoire. Il y en a un à 500 mètres d'ici, en se rapprochant du centre-ville. Je note l'adresse. Puis la recherche d'une psychiatre. Je tiens impérativement à ce qu'elle soit une femme, car elle pourra mieux m'expliquer comment aborder le fonctionnement pratique de mon corps. Je passe ma matinée à appeler les cabinets de Hambourg : les plannings d'une grande partie d'entre eux sont bookés pour plusieurs mois, et les autres sont des hommes. Enfin, un des cabinets m'informe qu'une de leurs psychiatres a pris sa retraite mais accepte les consultations privées. Je note ses nom et numéro et l'appelle.

« *Hallo*, *Frau* Möllin ?

- Oui, qui est à l'appareil ?
- Bonjour, je m'appelle Dan… Amanda Schwartz, j'ai eu votre numéro de la part de votre ancien cabinet qui m'a informée que vous preniez des rendez-vous privés.
- C'est exact. En quoi puis-je vous être utile ?
- C'est un peu délicat d'en parler au téléphone. Auriez-vous un créneau de libre dans la semaine ?
- Bien sûr. » Je l'entends prendre un temps pour rechercher dans un agenda papier. « Je vous propose demain 9 heures, chez moi, au 374 Luneburgstraße.
- C'est parfait, j'y serai. A demain. »

Je quitte l'hôtel direction le cybercafé. Je me prends un en-cas sur la route, m'achète une carte de stockage et me pose à un ordinateur de libre. Mes connaissances acquises, et non effacées par le sérum, me permettent de sécuriser mon environnement de travail : premièrement, je désactive l'afficheur holographique, pour ne garder qu'un écran simple ; deuxièmement, j'utilise les logiciels locaux, et non les services en ligne, pour rédiger mon mémoire, en isolant la machine du réseau. Il est 11 heures et demie, le

café ferme à minuit, cela me laisse une bonne douzaine d'heures pour taper. Ainsi commence la rédaction de mon mémoire dont l'intitulé est :

De l'énergie à la matière,
une approche novatrice du modèle physique.

Plus j'avance dans la rédaction, plus je prends l'ampleur des effets du sérum. Je me rends compte que j'ai oublié la moitié de ma formule, et que cela n'aurait servi à rien de me la faire tatouer quelque part vu que je n'ai plus le même corps. Je n'ai malheureusement pas les connaissances de Bob pour me créer de nouveau un logiciel de simulation mathématique. Le réseau Cybernet m'aide à me rafraîchir la mémoire sur des concepts généraux de la physique quantique, des mathématiques, de la théorie des nœuds, des systèmes à N dimensions, et autres joyeusetés qui passent très loin au-dessus de la tête de monsieur-tout-le-monde. Je passe par un ordinateur intermédiaire basé sur la Lune pour mes recherches, cela m'anonymise encore plus, mais rallonge considérablement les temps de recherche.

L'heure de la fermeture approche. Je sauvegarde mon travail sur la carte, efface le texte de l'ordinateur et verrouille la session. Avantage : les sessions de travail sont profondément

nettoyées entre deux utilisations, rendant la récupération de données du précédent utilisateur impossible. J'aurais bien aimé un dispositif de stockage comme dans le film *Johnny Mnemonic*, mais malgré les avancées technologiques, l'utilisation de neurones en guise de puce mémoire informatique n'a jamais été au point.

Avant de partir, je regarde l'adresse de *Frau* Möllin. C'est à presque 9 kilomètres de l'hôtel. J'hésite entre passer une courte nuit à l'hôtel ou trouver un abri près de chez elle et passer une courte nuit là-bas. L'appel du lit est le plus fort. Je rentre à l'hôtel, programme l'alarme du téléphone pour 6 heures, lave dans le lavabo mon petit linge, l'étends au-dessus des toilettes et m'endors.

Le lendemain, je m'habille avec mes sous-vêtements encore humides, et la fraîcheur sur les zones érogènes provoque des frissons qui n'attendent qu'à être plus profondément expérimentés. Je quitte la chambre, la responsable de l'accueil et le soleil ne sont pas encore levés. La route est longue jusqu'à la Luneburgstraße ; j'ai mémorisé le trajet, car le téléphone prépayé ne dispose pas de logiciel de cartographie, donc de service de localisation. J'arrive devant la porte d'une résidence de campagne, assez traditionnelle et dégageant un certain charme, éreintée d'une

courte nuit et essoufflée d'un corps que je ne connais pas, et pour lequel je me rends compte que l'entretien cardiaque et physique n'était pas le fort de l'ancienne propriétaire. Je sonne, l'interphone s'allume : « C'est *Fraulein* Schwartz. » Le portillon se déverrouille, je le franchis, et *Frau* Möllin sort de chez elle pour m'accueillir. Elle me serre la main avec une tendresse et une bienveillance qui me réchauffent le cœur, m'invite dans son salon et m'offre un café avec quelques biscuits. Je commence à pleurer.

« Allons, allons, *Fraulein*. » Elle s'assied à côté de moi, pose une grande boîte de mouchoirs en papier près de ma tasse, en me tenant les épaules. « Prenez votre temps, et racontez-moi votre histoire. » En séchant mes larmes de lâcher-prise, je sais pertinemment que je ne peux lui raconter la vérité. J'avale une gorgée de son excellent café, qui me rappelle celui près du magasin où je travaillais, et qui ne m'aide pas à arrêter de pleurer. Entre deux larmes, je lui raconte que j'ai toujours vécu comme si j'étais un homme, mon environnement m'y ayant contraint, et que depuis peu je suis libéré de mes carcans mais je n'ai aucune connaissance sur ma physionomie, et que j'ai donc besoin de l'aide d'un psychologue, d'un médecin et d'une femme pour m'aider à

apprivoiser mon identité, que j'espère trouver en sa personne.

« Vous avez frappé à la bonne porte. J'imagine que vous n'avez jamais eu d'examen gynécologique ou de relations intimes consenties. Quel âge avez-vous ?

- 39 ans. » En calculant l'âge que j'avais avant ma capture et maintenant, je ne dois pas être loin de la vérité.
- M'autorisez-vous à examiner votre vagin ? Je ne vous force en rien, la première fois, surtout tardivement, peut être éprouvante.
- Si je ne me sens pas bien, je peux vous demander d'arrêter ?
- Evidemment. Je suis là pour vous aider, pas pour vous dégouter de vous-même. »

Ainsi m'aide-t-elle à me lever pour m'emmener dans une salle annexe, disposant d'un fauteuil médical, d'un bureau, de plusieurs trousses et de quelques étagères. Je suis assez surpris de ne pas trouver là de scanner tridimensionnel ou autre appareil moderne. « J'ai appris la médecine au début des années 2030, je n'aime pas les machines qui résument les patients à un amas d'octets et de statistiques. Le contact

humain est primordial. » J'ôte mon pantalon, je m'assois sur le fauteuil, les jambes pliées et légèrement écartées. Elle enfile une tenue complète, avec tablier, masque, charlotte et gants. « Touchez mes mains », m'invite-t-telle. Les gants sont doux au toucher, c'est rassurant. « Je préfèrerais que cela soit vous qui ôtiez votre culotte ; si je le fais, votre corps pourrait le considérer comme un viol, malgré votre consentement à être ici. » Je m'y emploie, doucement ; la gêne doit se lire sur mon visage, même si nous sommes entre femmes. Quelque part, cela appuie mon histoire, qui, notons-le, n'est pas un mensonge en soi. Je descends ma culotte jusqu'aux chevilles, elle me prend les mains pour terminer le geste et la mettre de côté. « Je me permets de vous toucher la vulve, dans un premier temps. Cela me permet de savoir si vous avez des douleurs externes, des irritations ou des maladies sexuellement transmissibles. » Elle commence ; la douceur des gants provoque des réactions de mon corps, qui m'oblige à m'agripper au fauteuil. Ce n'est en rien douloureux, mais mon esprit n'a pas du tout l'habitude. « Très bien, la partie externe est propre et en bonne santé : pas d'irritation, pas de dessèchement, pas de maladie apparente. Je vais maintenant procéder à un examen interne. » Là, je commence à avoir des

sueurs froides. J'ai une crainte insoutenable des sensations physiologiques qui vont résulter de ma première pénétration vaginale. Elle insère un doigt, et caresse la paroi interne. Le geste est tellement doux que mes muscles se relâchent. Je commence seulement maintenant à comprendre l'importance des préliminaires féminins, et je fais partie des rares hommes jusqu'à maintenant, hormis ceux ayant entrepris un protocole de changement de sexe, qui possèdent les deux approches.

« Tout est nickel, pour une première inspection, » dit-elle en retirant ses gants. Je ne l'ai même pas sentie retirer sa main. « Nous pourrons faire un examen plus poussé la prochaine fois, vérifier la présence ou non de l'hymen, faire un frotti, analyser votre sang si cela vous dit.

- Vous ne pouvez pas imaginer, *Doktor*. C'est la première fois que je me sens considérée comme une femme ! »

Elle me rend ma culotte, je me rhabille pendant qu'elle ôte ses protections jetables. Une fois revêtue, elle me tient de nouveau les épaules pour me reconduire dans le salon. Elle me sert un autre café.

« *Fraulein*, si jamais vous sentez le besoin d'exprimer quoi que ce soit, je suis ici pour tout accueillir.

- Merci, *Doktor*. J'ai surtout besoin de conseil pour gérer le quotidien, les règles et tout ça.
- J'ai bien compris. Tenez, » en me tendant un petit prospectus. « Vous aurez les bases de l'entretien d'un corps de femme là-dedans. C'est ce que l'on donne généralement aux jeunes filles quand elles commencent à avoir leurs règles.
- Merci infiniment. Combien je vous dois ?
- Habituellement, je demande 300 Marks, mais vu votre situation…
- Non non non, c'est très bien. Tenez. »

Elle accepte l'argent, je finis mon café et la remercie encore et encore. Au moment de franchir sa porte, elle me tient la main et me dit : « Le corps ne sait ni mentir ni cacher. Ma porte vous sera toujours ouverte. » Je la serre dans mes bras, lui souris, et pars.

J'ai au moins deux heures de marche avant de rentrer à l'hôtel. J'en profite pour lire le prospectus tout en marchant. Je m'arrête dans un supermarché pour acheter de quoi manger, ainsi

que des serviettes périodiques et un peu de lingerie bon marché. Heureusement qu'une vendeuse m'a gentiment orientée dans les tailles. Dans ma chambre, après avoir déjeuné, j'apprends comment installer la serviette, même si les publicités télévisuelles sont assez explicites. C'est gênant, au début, comme à peu près tout ce que je vis depuis quelques jours. Je retourne le reste de la journée au cybercafé, et continue la saisie de mon mémoire, jusqu'à tard.

Le lendemain, je retourne une dernière fois au cybercafé. Une fois le mémoire achevé et sauvegardé sur la carte, j'appelle l'ambassade qui me donne un accès sécurisé pour le transmettre. J'y joins une copie numérique de ma pièce d'identité, ainsi qu'une lettre de motivation habilement traduite par une intelligence artificielle linguistique. La personne au bout du fil me confirme la bonne réception des documents, et m'informe qu'elle les envoie sur l'heure en Irlande, au département de physique quantique de l'Université de Dublin. « Je vous recontacte à la minute où j'ai leur réponse. » Ma prochaine mission est claire, sans autre mauvais jeu de mot : me perfectionner en anglais !

XVI – Va-t-on se revoir ?

Cela fait maintenant quatre jours que j'ai donné mon mémoire à l'ambassade. J'apprends l'anglais en méthode accélérée au cybercafé, et suis maintenant capable d'entretenir une conversation de la vie de tous les jours. Ce matin, j'ai dû me rendre en urgence dans une pharmacie pour demander des antidouleurs à cause des règles. Cela n'a pas été facile de faire comprendre à l'apothicaire que je ne savais pas si mes précédentes règles étaient douloureuses ou pas. De temps en temps, je me demande comment vit cette pauvre femme dans un monde parallèle avec mon ancien corps. J'espère mieux que moi, mais j'en doute.

Mon téléphone sonne, il s'agit de l'ambassade. « *Fraulein* Schwartz ? J'ai eu le retour d'un chercheur de l'Université de Dublin. Votre mémoire l'a convaincu de vous faire venir au pays. Je vous prépare le visa temporaire de suite.

- Merci infiniment, mais je n'ai pas de moyen de transport pour venir jusqu'à Berlin…
- Ne vous en faites pas, il est directement associé à votre carte d'identité. Lorsque

vous la présenterez au débarcadère, le contrôleur y aura accès. Je vous fais parvenir les coordonnées du chercheur qui a validé votre venue. *Welcome to Ireland*, *Miss* ! »

Je ne saurais dire si le plus difficile est fait ; je croise les doigts pour que ledit contrôle se limite au visa, et n'envoie pas une alerte aux autorités allemandes de ma présence sur le territoire. Je prends le peu d'affaires dont je dispose, à savoir quelques sous-vêtements ; je vérifie l'heure de départ du bateau pour Cork, et file directement à l'embarcadère. Là je paye le billet, qui grignote une bonne partie de mes économies. Curieusement, le guichetier ne m'a pas demandé si j'avais la nationalité, simplement si j'étais en règle, sans autre vérification. Ils doivent avoir l'habitude des passagers clandestins, qui enrichissent la compagnie maritime au risque élevé d'être refoulés manu militari une fois sur l'île.

Le bateau part dans deux bonnes heures, je dresse un inventaire de ce que j'ai : 4000 Marks, un portefeuille avec ma fausse pièce d'identité, la carte mémoire, mon téléphone, mon petit linge, quelques serviettes hygiéniques. Je pars acheter plusieurs casse-croutes et des bouteilles d'eau à un

vendeur ambulant à proximité, car le bateau mettra deux jours sans escales pour atteindre les falaises irlandaises, et rien n'indique qu'il y aura de quoi manger à bord. J'espère que oui, mais restons prudents.

Il me reste encore une heure. J'entre dans un café, demande un triple expresso et un stylo. Je prends une carte de l'établissement, note au verso le nom et le téléphone du chercheur irlandais. Je règle mon café, me rend aux toilettes, y jette le téléphone et la carte mémoire avant de tirer la chasse. Je sais que j'ai contribué à deux reprises à la pollution des eaux allemandes en jetant des appareils électroniques, sous prétexte de force majeure, et espère que les services de nettoyage sont efficaces. Avant de sortir, j'entends la télévision du café diffusant le bulletin d'informations, qui évoque la criminalité grandissante entre Kiel et Lübeck. Tout ce que je craignais pour les mondes parallèles est en train de se produire chez nous, qui ne sommes qu'un monde parallèle pour les autres univers.

C'est l'heure. Je rejoins la petite file d'attente pour l'Irlande, qui comporte pour sa majorité des ressortissants, aisément identifiables à la teinte rousse de leurs cheveux et la pâleur de leur peau. Je vais clairement contraster dans le paysage

local ! Je me demande comment ils gèrent le risque de consanguinité ; j'avais lu dans un vieil article qu'en Islande, pour pallier ce problème, une application génomique permettait de connaître le degré de cousinage d'une personne que l'on rencontre. Ou espèrent-ils compter sur les étrangers en situation temporaire pour un jeu gagnant-gagnant : union reproductive contre visa permanent. Dans le jargon, on appelle cela un mariage blanc… De base, je suis un mec, davantage attiré par les femmes, donc passer pour une lesbienne sera un jeu d'enfant !

C'est mon tour, le contrôleur regarde le contenu de mon sac, n'y voit que du linge et de quoi manger. Il inspecte mon billet et ma pièce d'identité. Les noms correspondent, il poinçonne le billet et me rend les papiers. Je monte à bord : il n'y a ni cabine ni dortoir, juste des bancs en bois ; dans l'espace intérieur, des tables et des chaises, quelques distributeurs de nourriture solide et liquide. J'aurais dû prévoir une couverture, je vais me cailler pendant le trajet !

Le dernier passager monte à bord, les amarres sont larguées, la sirène retentit, le bateau part. Adieu, mon ancienne vie. Adieu, le monde que j'ai connu. Adieu, le peu de rêves que j'ai pu avoir jusqu'à présent. Seule ma carte d'identité me relie

encore au Saint Empire Germanique. Je suis à la fois triste de laisser la seule vie que je connaissais derrière moi et heureux de quitter ces personnes dangereuses. J'espère juste que je ne subirai pas un nouveau transfert quantique vers un monde parallèle durant les années qu'il me reste à vivre.

Je prends place à côté d'un distributeur. La place est judicieusement choisie : comme c'est un appareil réfrigérant, son dos dégage de la chaleur. Merci à Jean-Charles Peltier, qui me fait tant d'effets, de m'offrir un peu de température pour les prochaines nuits froides et humides ! Un homme s'assoit à côté de moi, clairement intéressé pour que je lui serve d'occupation pendant le voyage. Il parlait un irlandais incompréhensible, loin des notions d'anglais que je possède. Je me suis levé et dû faire mes adieux à *Monsieur* Peltier. La nuit commence à tomber, je sers fort mon sac sans me soucier de l'état dans lequel je retrouverai mes casse-croutes, je grelote, je perds la sensation aux doigts et aux orteils, je claque des dents. Un jeune homme roux s'approche de moi, en tendant une couverture. « *Brat ?* » Je fais signe avec des mimiques que je ne comprends pas ce qu'il dit. « *Sorry… Blanket ?* » Ah, je connais ce mot. « *Yes, thank you* » Il s'assied à côté de moi, pose la couverture sur nous deux et se colle au plus près. « *First time ?* » Je fais un *Ja* de

la tête, je n'arrive pas trop à parler tant mes dents développent un talent particulier pour l'imitation de castagnettes. « *It'll be okay* » Je sens intérieurement deux discours discordants entre mon esprit et mon corps, mais il m'apporte un réconfort apaisant. Je pose ma tête sur son épaule avant de m'endormir.

Au matin, je me réveille, je suis seule sous la couverture. Je regarde partout dans la salle, je ne le vois pas. Je me lève, plie la couverture et parcours les accès publics du bateau pour lui rendre son dû. Je le vois sortir d'une cabine, dont l'odeur laisse suggérer qu'il s'agit des toilettes. « *Hello* », lui dis-je en lui tendant la couverture. « *Go raibh, err… Thanks* » Il est doublement gentil : non seulement il m'a confié sa couverture, mais en plus il se force à me parler en anglais, ce qui semble compliqué pour lui comme pour moi. Je lui propose de manger un bout, il accepte. On se pose à une table, et dans nos anglais approximatifs, nous essayons de faire connaissance.

Ainsi j'apprends qu'il s'appelle Leigh McCollin, qu'il a 24 ans, qu'il étudie les sciences agricoles en Allemagne pour améliorer les cultures irlandaises et apporter plus d'autarcie au pays. De ce que je comprends, tous les emplois sont

orientés vers le maintien du pays dans son statut d'indépendant. Je ne sais pas trop pourquoi des pays étrangers accepteraient de former des personnes, peut-être cela entretiendrait-il des partenariats diplomatiques officieux. Nous partageons nos repas, il me fait découvrir quelques spécialités irlandaises qu'il arrive à trouver sur Hambourg auprès de familles installées là, comme les scones. Je lui raconte un peu ma vie d'avant, que j'étais guichetière dans un magasin, que j'ai suivi une reconversion professionnelle et que je laisse tomber ma vie allemande pour proposer mes services à la recherche en physique quantique en Irlande. « *Wow, amazing ! Clever girl !* » Ah, si j'étais vraiment *clever*, je n'en serais certainement pas là… « *Why Ireland ?* » Pourquoi l'Irlande ? Je ne peux pas lui avouer que deux organisations préfèrent me savoir mort que libre, je lui donne la même version que ma lettre de motivation : « *I don't trust other countries' universities and governments; Ireland's independent status guarantees that my work will not be exploited for warlike purposes.*[1] » J'ai bien fait d'apprendre cette phrase par cœur, là j'ai été *clever* !

[1] « Je ne fais pas confiance aux universités et gouvernements des autres pays ; le statut indépendant de l'Irlande me garantit que mes travaux ne seront pas utilisés à des fins militaires. »

Le voyage continue avec tout autant de convivialité. Les autres passagers m'évitent du regard, de facto ils me laissent tranquille. Leigh me montre les côtes néerlandaises, belges, françaises et anglaises que nous longeons, me parle de son pays, de comment il compte améliorer l'autonomie agricole même s'il n'en est qu'au début de ses études. Il m'apprend les formules de politesse de base ainsi que les phrase les plus importantes à connaître en irlandais pour se faire accepter dans les pubs, même si dans les grandes villes tous parlent anglais. Je me dis que si une noire allemande arrive à se faire accepter dans un pub irlandais, on peut clairement présager la fin du monde ! Et comme il connaît un peu l'Allemagne, je n'ai pas grand-chose à lui apprendre, hormis quelques gros mots dans la langue de Goethe ou les meilleurs quartiers étudiants de Hambourg.

La nuit tombe, nous entamons donc notre seconde et dernière nuit ensemble sous la même couverture. Je me sens proche de lui, peut-être que nos phéromones sont compatibles, ou simplement que c'est un petit jeunot plein d'espoir que je prends en sympathie. « *Oiche Mhaith* » me dit-il avant de s'endormir sur mon épaule. « *Gute Nacht* », lui réponds-je avant de le rejoindre au pays des songes.

Le soleil n'est pas encore là que les reflets rouges de la mer me réveillent, offrant un spectacle de toute beauté, alors qu'apparaissent les falaises d'Irlande droit devant. Je me lève sans le réveiller, et me pose sur la balustrade pour attendre Râ m'accueillir dans ce nouveau monde. « *Maidin !* » entends-je à ma gauche alors que je sens une main se poser sur mon épaule droite. « *Morgen !* » J'hésite à lui faire retirer sa main, cela apporte un petit plus à la scène, le plaisir qu'elle soit partagée et unifiante. Il essaye de me faire une bise sur la joue, je me décale en lui répondant « *No, sorry… I prefer not.* » Il sourit, enlève sa main, et se remet à regarder le soleil et les falaises. Je suis toujours un homme au fond de moi, et si j'ai déjà fait la bise à des amis, je ne considère pas Leigh comme tel, lui qui ne voit qu'une femme en me regardant. « *We arrive at noon*, » me dit-il. D'ici midi, on a le temps de prendre un petit-déjeuner. J'achète, sous ses recommandations, quelque spécialité irlandaise et une bouteille d'eau, que nous partageons. « *Will I see you again ?* » me demande-t-il. Je ne sais quoi lui répondre. L'île est petite, certes, mais je suis avant tout là pour fuir, et maintenir un minimum de vigilance. Il me donne un morceau de papier déchiré et froissé. « *Glaoigh orm b'fhéidir.* » Il y est écrit dessus ce qui

ressemble à un numéro de téléphone. Je le remercie, sans rien lui promettre.

Il remet sa couverture dans son sac à dos, je prends le mien, et nous approchons doucement du débarcadère.

XVII – Suis-je au bon endroit ?

Je me souviens de quelques vidéos montrant l'Irlande comme un pays aux grandes étendues verdoyantes bordées par des falaises géantes. Plus je m'approche du rivage de Cork, plus cette image de contrée naturelle laisse place à un paysage portuaire et industriel. Je ne me souviens pas si ces vidéos dataient d'avant l'indépendance du lieu ou non, et si la quête d'autonomie passe par le remplacement des prairies par des usines, je vais vite déchanter et haïr Leigh de chercher à entretenir cette voie.

Le ponton est abaissé, nous descendons à la file indienne. Leigh est loin devant, je ne peux le remercier et lui dire au revoir. Plusieurs agents des forces de l'ordre local contrôlent les pièces d'identité des passagers. Une lumière verte sur leur scanner indique que tout est en ordre. La personne qui a essayé de m'approcher alors que je faisais corps avec le distributeur n'a pas cette chance : deux agents l'embarquent de force au commissariat portuaire. Mon tour arrive : je présente ma carte, l'argent la scanne. Les secondes sont interminables, je commence à transpirer, et crains que l'appareil ne soit en train de demander

quelque info auprès des autorités allemandes, et qu'elles ne découvrent ma présence ici. Une lumière orange clignotante apparaît ; un autre agent nous rejoint, scanne ma carte, patiente, et sa lumière passe au vert. Je les remercie avec un sourire de soulagement à peine feint, passe derrière eux, avance d'une dizaine de pas avant de souffler le plus gros soupir de ma vie.

J'ai besoin d'un téléphone, mais je me souviens que je n'ai que des Marks sur moi, je dois donc les convertir en Eirins. A son indépendance, le pays n'a pas souhaité revenir à la Livre, ce qui est compréhensible. Je demande dans mon plus bel anglais, qui n'est pas fameux, à des passants où je peux trouver une banque ou un bureau de change. Les plus distants me répondent en irlandais pour bien me faire comprendre que je ne suis pas d'ici. Je trouve un bureau de poste, j'entre, et demande s'il est possible d'échanger mes Marks. « *Yes, of course.* » Je lui demande le taux de conversion, et me dit qu'un Eirin vaut environ 60 Marks. Cela donne une idée de la puissance monétaire du pays. Je donne donc toute ma fortune à ce parfait inconnu, qui compte mes billets minutieusement. « *3400 Marks for me, 55 Eirins for you.* » Je récupère les quelques pièces et billets, et me sens très pauvre tout à coup… J'espère que le niveau de vie est en rapport avec

ce taux, sinon je sens que je vais galérer. J'en profite pour demander où prendre un bus pour Dublin ; le guichetier me donne un plan de la ville, avec mon emplacement actuel et la gare des bus. Il me donne également un plan de la capitale, ce qui va grandement me rendre service.

Je me rends à la gare, j'en profite pour manger mon dernier casse-croute allemand qui trainait au fond de mon sac, et dont l'aspect après plusieurs serrages du sac est peu ragoutant. Sur la route, je trouve un magasin d'électronique, dans lequel j'achète un téléphone prépayé. 5 Eirins semblent peu, mais vu que je n'en avais que 55, et que le salaire minimum en Allemagne équivaut à 85 Eirins, c'est proportionnellement conséquent. Il me reste quelques centaines de mètres avant la gare, j'appelle le chercheur qui a validé mon dossier. Notre échange se fait en anglais :

« *Hello*, ici le Pr. O'Connelly.

- *Hello* Professeur, *Miss* Amanda Schwartz. Je vous appelle depuis Cork car vous avez approuvé ma venue à la suite de mon mémoire sur l'approche énergétique de la physique quantique.
- *Oh, yes*, *Miss* Schwartz. *Welcome to Ireland!* J'attendais votre appel. Quand pensez-vous venir me voir ?

- J'arrive à la gare des bus, je dirais demain dans la journée, si tout va bien.
- Pas de problème. Je vous attendrai. *Welcome again*, *Miss* Schwartz. »

Cela se présente bien. J'arrive à la gare, le prochain car pour Dublin part en début d'après-midi, je peux jouer un peu les touristes après avoir acheté mon titre. Le peu que j'ai pu voir jusqu'à présent me laisse interrogateur : comment un pays à la monnaie si forte peut-elle laisser autant de bâtiments se détériorer ? Dans mon esprit, l'autonomie et l'autarcie passerait avant tout par l'optimisation de l'existant. Cork ressemble à une ville moderne, le charme irlandais n'est pas valorisé. La population ne semble ni heureuse ni malheureuse, il est vraiment difficile de se forger une opinion. Et je confirme : les personnes noires sont absentes du paysage. Avant de prendre la route, je m'arrête dans une *bácús* pour acheter un sandwich ou quelque chose qui s'en rapproche. J'essaye ainsi une tartine au poisson fumé et séché, et c'est très goûtu.

Le car quitte la ville, et entre dans la campagne. Je suis rassuré : l'industrie n'a pas encore ravagé tout le paysage. Quand bien même, les zones agricoles sont très robotisées, et j'espère

que les récoltes ne sont pas remplies de pesticides ou d'engrais artificiels. Il serait vraiment dommage que l'autonomie économique transforme tout un pays en machine à produire et à consommer. J'étudie le plan de Dublin pendant les quelques heures que j'ai avant d'atteindre ma destination : l'université est à l'extérieur de la ville, mais pas du côté où j'arrive.

Je descends à Dublin. Il fait bientôt nuit, je me rends au premier hôtel que je trouve. Le tenancier, un Irlandais caricatural sentant l'alcool fort au point de le repérer avant même de franchir la porte, me regarde du coin de l'œil et ne fait pas acte de ma présente. Je comprends qu'il ne me laissera pas jouir d'une de ses chambres, et sors. Un autre hôtel, plus loin, plus luxueux, m'accueille sans sourciller, et les 11 Eirins de la nuit allègent considérablement mon porte-monnaie. Je me dis que c'est cohérent avec le lieu, même si je soupçonne un léger délit de faciès, et que si l'autre type puant le Scotch m'avait demandé pareille somme, l'histoire aurait fini chez lui de la même façon. Je prends le pass électronique, monte à ma chambre, pose mes affaires, me déshabille et me jette sous la douche. Je commence maintenant, et je remercie *Frau* Möllin, à apprécier ce corps, à m'autoriser à le toucher sous toutes les coutures pour le laver, et pas que, le côté pervers que

j'aurais pu avoir quelques jours plus tôt ayant laissé place à un réel désir de découverte. Je suis tellement bien au sortir de la douche qu'à peine allongé sur le lit je m'endors, nu, en oubliant le repas du soir.

Au petit matin, et après avoir réalisé que je n'avais pas lavé mon petit linge la veille, je m'habille et descends à l'accueil rendre le pass. Sur un étal, je vois des scones, et je demande si je peux en acheter un. « *Take one, it's free for customers* », me dit la personne de l'accueil. Sans me gêner, j'en engloutis un comme si je n'avais rien ingéré depuis le midi de la veille, car en fait je n'ai rien ingéré depuis le midi de la veille. La bouche pleine, je retourne à la gare des bus, recherche la ligne pour l'université, mais je ne la trouve pas. J'appelle O'Connelly pour lui demander quel bus prendre, je tombe sur une secrétaire qui m'explique qu'il n'y a pas de ligne directe, et qu'elle m'envoie une voiture. Je la remercie, et patiente.

J'attends une bonne heure. Des écrans holographiques diffusent les informations locales dans les deux langues, l'anglais et l'irlandais. Je ne comprends pas tout, il y a des résultats sportifs, des interviews, des annonces d'événements culturels. Je me dis qu'ils ne doivent pas beaucoup

s'occuper de ce qu'il se passe par-delà la mer, ou bien que je regarde une chaine à vocation locale. Toujours est-il qu'ils ne parlent pas de l'Allemagne. Un taxi s'arrête à une dizaine de mètres de moi, en criant « *Schwartz ! Schwartz !* » Je doute qu'il s'agisse d'un mot irlandais pour dire qu'il est libre, je vais donc le rejoindre. « *It's me. At the university, please,* » lui demandé-je. « *I know, miss* » me répond-il. Je monte à l'arrière, et vois que le compteur indique déjà 3 Eirins. Il me reste à peine une trentaine d'Eirins, j'espère que cela va suffire…

J'arrive au pied de l'université, et paye 9 Eirins de course. Je traverse le parc qui mène au premier bâtiment, y entre et recherche l'accueil. Je tombe sur une personne typée asiatique, ce qui me conforte d'être dans un lieu qui prône l'éclectisme, à qui je demande de l'aide, et qui me guide jusqu'au bâtiment des sciences physiques. A l'accueil de ce nouveau bâtiment, je me présente et demande à voir le Pr. O'Connelly. L'hôtesse m'invite à patienter pendant qu'elle le contacte. Il n'a pas fallu une minute pour entendre un homme grisonnant courir de l'autre bout du hall en s'écriant « *Miss Schwartz !* » les bras en l'air, avec la discrétion d'un éléphant dans un magasin de porcelaine ayant aperçu une souris. « Que je suis *happy* de vous voir ! Je suis le Pr. O'Connelly, mais

vous avez dû le deviner. Venez, suivez-moi, nous avons tellement à nous dire ! » Cet élan d'enthousiasme fait chaud au cœur. Oui, je suis réellement convaincu d'être au bon endroit.

XVIII – Et maintenant ?

Le professeur m'emmène au réfectoire, commande deux grands cafés au distributeur, m'invite à m'asseoir à une table, et continue son monologue.

« Votre approche est fascinante. Tout bonnement fascinante. Vous avez mis le doigt sur une des failles de notre cœur de métier, à savoir notre incapacité à définir de manière scientifique et mathématique l'énergie. Nous nous sommes trop longtemps reposés sur l'équivalence entre l'énergie et la masse, et en commençant à étudier votre mémoire, nous sommes unanimes à vouloir faire table rase de notre savoir !

- J'en suis extrêmement honoré, Professeur. » L'avantage majeur de la langue anglaise, c'est qu'il n'y a pas de masculin ni de féminin dans les noms et les adjectifs, hormis pour la possession.
- Allons, ne faites pas la modeste. Un avenir brillant vous attend ici. Tout le monde au laboratoire a hâte de rencontrer le nouvel Einstein !
- Merci, mais je ne suis pas ici pour être adulée ou encensée, mais pouvoir

continuer mes recherches. A ce propos, je me demandais, Professeur. Si les travaux n'ont pas de finalité militaire, sont-ils pour autant accessibles auprès d'autres universités, ou publiés dans des revues ?

- *Darling*, cela a été l'un des points les plus complexes à instaurer lors de notre indépendance. Nous avons pris le parti de publier des résultats de recherche, certes, mais pas les formules associées, qui sont stockées dans une "*time capsule*". Notre vocation ici est d'ériger une Mémoire de la Connaissance Humaine constamment à jour, et ce n'est pas une pierre que vous apportez à l'édifice mais un des piliers fondateurs. Je m'excuse d'encore vous couvrir d'éloges, mais la joie que j'ai eu à lire votre document ne retombe pas facilement.
- *No worry*, Professeur. Je préfère de très loin votre enthousiasme aux intérêts belliqueux ou psychotiques de mes… maîtres de formation.
- Ma pauvre, que je vous plains…
- J'avais une autre question : vous ne formez pas d'étudiants ici ?
- Cette question est pertinente, et c'est aussi un choix gouvernemental. Nous avons

décidé de scinder les études en trois parties. La première, jusqu'à 18 ans, permet à tous les élèves de trouver un travail dans n'importe quel métier qui ne dépend pas directement de la recherche, pour lequel l'entreprise choisie assurera la montée en compétences. L'entreprise n'est pas perdante à former de nombreux jeunes, nous disposons tous en Irlande d'un revenu universel, et vous aussi, dès que vous aurez un compte bancaire ici. La seconde est l'acquisition des savoirs du monde, ainsi les étudiants partent-ils parcourir la planète et reviennent-ils avec leurs apprentissages et découvertes. Enfin, la recherche fondamentale que nous effectuons ici consiste à agglomérer les acquis pour les théoriser et agrémenter la Mémoire. »

Nous continuons à échanger sur de nombreux points, à laisser passer l'heure d'accès au réfectoire. Il est déçu que je n'ai inscrit la formule de l'énergie dans mon essai, je ne peux pas lui dire que je l'avais trouvée et qu'un sérum a effacé une partie de ma mémoire. J'aimerais lui parler de tout ce que j'ai vécu, tout du moins des bribes dont je me souviens encore, du N-QuEx,

des mondes parallèles, des conséquences que cela a actuellement en Allemagne sur une partie de la population, du fait aussi que mon corps n'est pas celui d'origine, etc. C'est clairement trop tôt, et cela jouera en ma défaveur sur un grand nombre de points.

Je l'accompagne ensuite dans son laboratoire de physique quantique, qui ressemble un peu à celui de Plankenstein. Cela aurait été la surprise du millénaire si je croisais Bob en ces murs. O'Connelly me présente mes collègues avec leurs spécialités, tous ont lu mon mémoire et veulent m'assaillir de questions. « *Slow down, fellows !* Vous aurez tout le temps pour embêter *Miss* Schwartz qui, comme moi, doit avoir faim. » Il a raison, le café remplit davantage la vessie que l'estomac. Nous sortons de l'enceinte universaitaire pour entrer dans un petit restaurant. « C'est une valeur sûre ici. Je vous invite, et quand vous aurez votre première paye, ce sera votre tour. » Le repas est en effet fameux, et je découvre que mon nouveau corps tient mieux l'alcool que l'ancien. Si les collègues sortent après le travail, cela promet des soirées mémorables !

Nous retournons à l'université, il m'emmène dans une salle informatique, et me laisse quartier libre pour l'après-midi afin que je fasse les

démarches nécessaires pour ouvrir un compte bancaire et trouver un logement. Je découvre, à ma grande surprise, qu'il n'existe pas de « banque » à proprement parler, car les Eirins sont des cryptomonnaies, dont une infime partie existe au format fiduciaire pour faciliter les échanges avec les monnaies des étrangers – cela me rappelle quelque chose… De ce fait, le compte est totalement anonyme, ce qui me facilite l'existence. De plus, la création d'un premier compte crédite automatiquement 100 Eirins dessus ! Pour ce qui est du logement, ils sont assez rares, et c'est raccord avec la quantité de bâtisses abandonnées et délabrées que j'ai croisées. Peut-être cela fait-il partie d'un programme futur, mais dans le présent, je galère un peu. Finalement, je trouve une chambre chez l'habitant pour 20 Eirins par mois, à quelques kilomètres de l'université. Je réserve en inscrivant mon identifiant de transaction et mon numéro de téléphone. Dans la minute qui suit, le propriétaire m'appelle, à la voix âgée mais affirmée, me pose quelques questions générales pour cerner ma personne, et accepte que je passe le soir pour valider le partenariat.

Sur le trajet pour aller voir la chambre, je repense à tout ce qui m'a amené jusqu'ici. Il y a deux ans, encrouté dans ma petite vie minable et routinière, j'étais à des années-lumière de me dire

que j'irai vivre en Irlande pour bosser en physique quantique dans le corps d'une femme noire, après avoir essuyé une prise d'otages et deux séquestrations par des psychopathes notoires. Je n'arrive pas à mesurer l'ampleur de ce chamboulement, et encore moins à me rendre compte de ma capacité à avoir pu encaisser tout ça, à avoir frôlé la mort à autant de reprises. Je repense à toutes ces personnes rencontrées, dont je doute pour certaines d'entre elles qu'elles soient encore de ce monde (parallèle). Je repense aussi aux conséquences de la folie de Lin, folie qui a déjà impacté une partie de mon Allemagne depuis un autre univers, et frissonne à l'idée du chaos potentiel que cela déclenchera à terme : criminalité, suicides, maladies inconnues, déséquilibres démographiques, quête de la vie éternelle ou conquête de nouvelles terres, et j'en passe. Je suis extrêmement pessimiste sur l'avenir de mon monde, et le seul mot qui me vient à l'esprit est un mot d'origine française qui n'a pas d'équivalent dans ma langue : « *c'est le bordel* ».

Ainsi, après une bonne heure de marche perdu dans mes pensées, tout en ayant évité de me faire écraser, je sonne à l'interphone d'un immeuble ancien mais bien entretenu ; la voix qui m'a appelé me répond, m'ouvre et m'invite à monter au troisième étage, sans ascenseur. En

gravissant les marches, je me dis que ma vie ici va être sportive, et qui ne fera pas de mal à mon manque de tonus cardio-musculaire. Je toque à la porte, il m'ouvre et j'entre. C'est un appartement dans un style proche du début de ce siècle, à la décoration minimaliste, d'un blanc lumineux qui me rappelle la salle d'attente du Dr Flügelhorn. Il y a de nombreuses bibliothèques, deux chambres, une salle de bain et une grande cuisine qui fait office de salle à manger. Le strict nécessaire pour deux personnes.

« Ici il n'y a que deux règles : le respect et la confiance. Si nous cohabitons, vous connaîtrez mes habitudes et j'apprendrai les vôtres, afin que notre vie commune soit la plus agréable possible. Je me dis que votre statut universitaire vous confère un certain sérieux. Il est possible, si nos emplois du temps concordent, de partager les repas ensemble, et pourquoi pas des activités "neutres" comme regarder un film ou jouer à un jeu de société. Point rédhibitoire : personne d'autre que vous ou moi ne franchit le seuil de cette porte. Si cela est clair, vous êtes ici chez vous. Et appelez-moi Andrew, Amanda.

- Parfaitement clair, *Sir Andrew*. »

Une poignée de main, une clé à l'ancienne pour la porte du bas et celle de l'appartement, et c'est maintenant que commence la vie Amanda Schwartz en Irlande.

La suite dans le ***Livre 2 : la fin du monde***